

**Zeitschrift:** Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau  
**Herausgeber:** Association Jean-Jacques Rousseau  
**Band:** - (2022)  
**Heft:** 81

**Artikel:** Voyageurs allemands sur les traces de Rousseau  
**Autor:** Hentschel, Uwe  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1084269>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## VOYAGEURS ALLEMANDS SUR LES TRACES DE ROUSSEAU

Jean Jacques Rousseau aurait «très puissamment agi sur son époque»<sup>1</sup>, ainsi s'exprime le poète Friedrich von Matthisson dans un compte rendu de voyage sur la Suisse en 1794. Cette observation, qui à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle constituait encore une découverte pour cet écrivain sensible, est entretemps devenue un lieu commun.

Par son approche critique de la civilisation, Rousseau avait touché bien des esprits réceptifs dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle; ils absorbaient ce qu'il exposait et ils l'amalgamaient à leurs propres idées, le plus souvent sans rendre visible la part qu'ils lui devaient. Les opinions du philosophe genevois ont à tel point fait partie de la conscience publique européenne qu'il n'est aujourd'hui encore pas si facile de prouver cette *large* réception par des exemples concrets.

La «très puissante» influence de la personne et de l'œuvre de Rousseau que souligne Matthisson peut pourtant être attestée en prenant en compte le corpus de textes bien spécifique que constituent les récits de voyage. Les contemporains de Rousseau et leurs successeurs y ont décrit la relation nouée avec sa pensée. Entre 1780 et 1830, plus de 70 textes témoignent d'un tel rapprochement.

Ce sont principalement des lieux situés en Suisse que les adeptes de Rousseau ont prisés. Toutefois ce n'est pas l'inscription biographique du philosophe dans le pays qui a joué le rôle décisif, mais bien plus des espaces géographiques très précis, tenant notamment dans *Julie ou La Nouvelle Héloïse* une place éminente, qui acquièrent pour les étrangers un statut quasi religieux.

<sup>1</sup> MATTHISSON 1825c: 325.

De plus, avec notre écrivain, son propre statut mythique se joignait à celui de la Suisse elle-même. De ce lien est née une force d'attraction à laquelle les personnes cultivées de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ne pouvait que difficilement se soustraire<sup>2</sup>. En leur temps déjà, Johann Jakob Scheuchzer, Albrecht von Haller et Salomon Gessner avaient donné de la vie des montagnards une image modèle avec laquelle ils entendaient contrer l'immoralité civilisée qu'ils pensaient voir à l'œuvre dans les plus grandes villes de Suisse<sup>3</sup>. Au moment où, de son côté, Rousseau cherchait des gens vivant près de la nature, qui «préservés de cette contagion des vaines connaissances ont par leurs vertus fait leur propre bonheur» et ont donc servi d'«exemple des autres Nations», il ne pouvait manquer d'évoquer le «peuple rustique» des Suisses. Leur «simplicité, innocence et vertus»<sup>4</sup> se sont maintenues jusque là<sup>5</sup>.

Rousseau a joué un rôle déterminant par ses écrits pour produire, par la combinaison du thème des Alpes, de celui de l'ancienne Confédération et de l'idylle de la vie des bergers, un vaste champ de références imagées et de significations, disponible pour les voyageurs en Suisse de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ils pouvaient aisément y recourir lors de la rédaction de leurs comptes rendus de voyage.

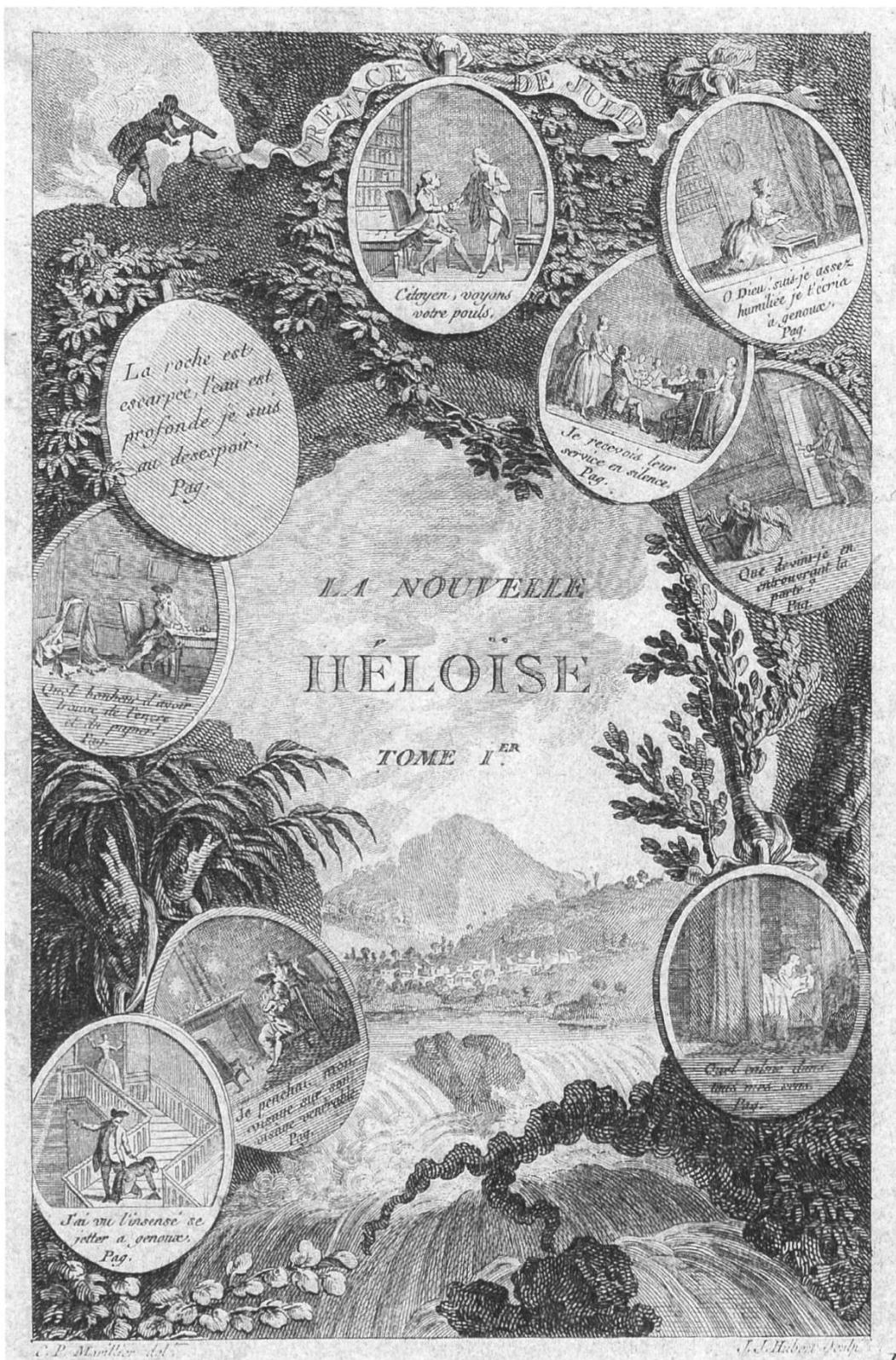
Quand Rousseau a publié son grand succès littéraire *Julie, ou La Nouvelle Héloïse, lettres de deux amants d'une petite ville au pied des Alpes*, en 1761, de son propre aveu il avait sans doute inventé les protagonistes et l'intrigue, mais pour l'action il avait retenu une localisation géographiquement vérifiable. Par cette décision, le roman devenait, pour de nombreux voyageurs, en quelque sorte un manuel voire une Bible avec laquelle on pouvait se rendre dans les endroits que le roman avait quasiment consacrés.

<sup>2</sup> HENTSCHEL 2002.

<sup>3</sup> HENTSCHEL 2002: 17-22.

<sup>4</sup> *Discours OC III: 11.*

<sup>5</sup> Dans *La Nouvelle Héloïse* Rousseau fait écrire au Suisse Saint-Preux: «Nous renoncerons pour jamais à l'histoire moderne, excepté celle de notre pays; encore n'est-ce que parce que c'est un pays libre et simple, où l'on trouve des hommes antiques dans les tems modernes [...]» *Julie OC II: 60.*



Les voyageurs se rendaient à Vevey, à Clarens, à la maison supposée de Julie et de sa famille, ils regardaient en direction des rochers de Meillerie où Saint-Preux avait attendu avec impatience de pouvoir retourner auprès de sa bien-aimée. Après une visite minutieuse des lieux, ils se rendaient dans le Valais, ici aussi sur les traces de Saint-Preux. Manifestement, le roman a servi d'incitation à la découverte touristique des Alpes de Suisse occidentale. Partout où l'action du roman se référait à un endroit précis, les voyageurs faisaient leur apparition. Le paysage tout autour de Vevey devenait subitement un terrain «classique»<sup>6</sup>. Rares étaient les visiteurs qui n'emportaient pas le roman avec eux et ne consultaient pas les passages concernant la nature ou la vie champêtre aux endroits en question<sup>7</sup>. Ainsi, comme le constatait Friedrich von Matthisson, c'était «un plaisir extrême [...] de lire soi-même *La Nouvelle Héloïse* au centre même du théâtre de ses exploits».<sup>8</sup>

Un autre lieu de pèlerinage sur le sol suisse attirait des enthousiastes de Rousseau tout aussi nombreux: l'Île de Saint-Pierre sur le lac de Bienne. C'est là que Rousseau avait vécu pendant un court laps de temps et dans ses écrits autobiographiques il avait élevé l'île au rang d'un Paradis, ce qui suffisait pour en faire aussi un centre d'attraction digne d'un pèlerinage.

<sup>6</sup> «Je me trouvois dans une espèce de *lieu classique*, [...].» (MOORE 1782: I: XXVIII: 206) | Reichard parle aussi de «terre classique de Clarens devenue célèbre à travers *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau» (REICHARD 1877: 411).

<sup>7</sup> «Je laisse l'Eloïse à Rousseau; je me prépare à visiter les lieux où il l'a sanctifiée.» (BRAUNSCHWEIGER 1793: 110) | «Quiconque lit volontiers des romans, en particulier ceux qui ont ainsi lu avec plaisir *La Nouvelle Héloïse* et viennent ici doivent relire ce livre intéressant sur place.» (MAYER 1788: II: 71) | «Il faut reconnaître qu'il [Rousseau] a bien choisi la scène de son inoubliable roman; il ne pouvait trouver plus romantique. En outre, la description de Vevay est magistrale et un étranger ne devrait jamais fouler autrement ces rivages que cette partie de *La Nouvelle Héloïse* à la main.» (REICHARD 1786: 124) – Pour la compréhension de ces faits: KOEBNER 1977: 40-57.

<sup>8</sup> Friedrich von Matthisson à Charles Victor de Bonstetten, 20 septembre 1792 (MATTHISSON 1795: 2: 15).

«Comme je suis maintenant vraiment sur les rives  
du célèbre lac de Genève [...]»<sup>9</sup>

*La Nouvelle Héloïse* comme guide de voyage en Suisse



Extrait de la carte des *Lettres de Suisse* de J. G. R. Andreae 1766  
© ETH-Bibliothek, Zurich

<sup>9</sup> BRAUNSCHWEIGER 1793: 191.

Lorsque Rousseau commençait à écrire *Julie, ou La Nouvelle Héloïse*, il hésitait encore: devait-il choisir les îles Borromées ou les rives du lac Léman comme scène de l'action? Il se décida finalement pour la Suisse occidentale, parce qu'il la connaissait depuis sa jeunesse et l'aimait. Par son expérience personnelle il avait perçu plus d'une fois que «la richesse et la variété des sites, la magnificence, la majesté de l'ensemble [...] ravit les sens, émeut le cœur, élève l'âme».<sup>10</sup>

Son roman épistolaire constituait quasiment une invitation à visiter les lieux où se déroulait l'action. Mais à la différence d'un guide de voyage où l'auteur se porte personnellement garant des recommandations de visites, ici la valorisation du paysage résulte de l'action impliquant des personnages littéraires fictifs. L'auteur devait instaurer une relation entre les personnages et les milieux de vie mis en scène. Dans cette perspective, le choix de la Suisse occidentale par Rousseau comporte à la fois du hasard et de la logique: du hasard attendu qu'explicitement il ne voulait pas écrire un roman à clé<sup>11</sup> et de la logique car il avait à choisir pour ses protagonistes un environnement qui – de son point de vue – correspondît exactement à leur conception de la vie.

Comme Rousseau avait notamment l'intention de créer avec son roman une forme de vie opposée à la culture urbaine parisienne décadente, il s'est senti obligé d'inventer un ensemble de personnages ayant le caractère de types idéaux: «Oubliant tout à fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouvai jamais ici bas.»<sup>12</sup> L'intention de donner de la vraisemblance à ses personnages a conduit Rousseau à leur assigner un espace réel. Dans les *Confessions*, il a signalé à propos de cette démarche artistique: «[...] mon imagination fatiguée à inventer vouloit

<sup>10</sup> *Confessions* IX, *OC* I: 431.

<sup>11</sup> Voir la seconde préface de *Julie*, *OC* II: 12.

<sup>12</sup> *OC* I: 427-428.

quelque lieu réel qui put lui servir de point d'appui, et me faire illusion sur la réalité des habitans que j'y voulois mettre.»<sup>13</sup>

Le processus de production esthétique tel que le présente Rousseau comme auteur<sup>14</sup> se répercutait dans la démarche même des lecteurs, de telle sorte que Vevey et les lieux environnants servant de décor au roman acquirent rapidement une grande renommée. Les lecteurs se faisaient une image du paysage à travers les séquences descriptives des lettres: aussi les voyageurs venaient-ils toujours sur les bords du Léman avec une préparation et une attente<sup>15</sup>.

Il n'y avait pas que Matthisson pour trouver que «le plus grand plaisir» fût de «lire lui-même *La Nouvelle Héloïse* au milieu de la scène où elle se déroule». Le poète de la nature avait «plus d'une fois remercié» le romancier «de n'avoir pas choisi les îles Borromées, manierées et limitées, selon sa première idée, mais au contraire ce paysage si richement pourvu par la nature de beautés de toute sorte; cela pour l'animer de ses personnages de sorte que chacun de ses lecteurs, pour peu qu'Apollon, d'après l'expression d'Horace, lui ait façonné le cœur d'argile plus fine, doive désormais toujours se penser en lien avec lui»<sup>16</sup>. Le but de Rousseau d'assigner à ses héros un lieu qui leur soit approprié, semblait atteint.

L'écrivain voyageur de Leipzig, Karl Gottlob Küttner, l'un des premiers Allemands à marcher sur les traces de Rousseau, tente de décrire le phénomène de cette réception particulière. Il fait dire au destinataire (fictif) de ses lettres de voyage: «Nous avons trouvé un plaisir inédit à découvrir des lieux devenus célèbres par le biais de quelque grand écrivain, un plaisir que je ne peux pas vraiment expliquer et qui néanmoins se présente, même s'il ne s'agit pas d'une histoire vraie mais d'un roman et d'une simple fiction qui en est la base. Avec quel intérêt j'ai

<sup>13</sup> *OC* I: 430-431.

<sup>14</sup> Pour des références complémentaires sur la structure esthétique de *La Nouvelle Héloïse*: MORAVETZ 1990: 83-108, 181-216.

<sup>15</sup> Voir note 7.

<sup>16</sup> Matthisson à Charles Victor de Bonstetten, 20 septembre 1792 (MATTHISSON 1795: II: 15). La référence est Hor. Car. I 16, 12-15.

fréquenté tous les paysages de ce roman de Rousseau et combien il m'a été doux d'en découvrir tous les recoins ! Et ce genre de plaisir n'est pas seulement le mien, je l'ai trouvé partout, c'est-à-dire chez tous ceux qui ont un tant soit peu de sensibilité pour le travail de l'imagination. Vous me pardonnerez donc de continuer sans répit de me référer à *La Nouvelle Héloïse*: tous les voyageurs ont fait exactement la même chose en Italie avec les auteurs classiques. Et Rousseau, pour avoir eu le malheur de naître 1800 ans plus tard, n'est pas vraiment moins bon que ceux qui nous ont laissé la description d'une rivière trouble, de petites sources insignifiantes ou de régions qui, en fin de compte, n'étaient pas du tout aussi belles que celles du Lac Léman.»<sup>17</sup>

Les lecteurs, pris dans l'univers émotionnel d'une Julie et d'un Saint-Preux, sur la base des descriptions que procure l'œuvre, s'étaient fait à leur première lecture une représentation de chaque lieu d'action; ils arrivaient alors pour comparer avec la réalité les paysages peints par Rousseau et ceux qu'ils s'étaient imaginés<sup>18</sup>. Les voyageurs avaient ainsi l'espoir de circonscrire les véritables dimensions du roman et d'approcher

<sup>17</sup> KÜTTNER 1786: II: 313 sq.

<sup>18</sup> L'Anglais William Coxe s'était soucié d'emprunter une copie de *La Nouvelle Héloïse* à la bibliothèque de Lausanne: «Je me suis procuré cet ouvrage, & je l'ai lu, en examinant ces lieux charmants, que je voulois comparer avec les descriptions qu'en fait Rousseau.» (COXE 1790: II: XLII: 84-85) | Christoph Girtanner loue aussi Rousseau de ses «descriptions pittoresques des lieux où il met en scène ses personnages. Pendant mon séjour au pays de vaud, j'ai visité moi-même tous les lieux et les ai comparés, souvent avec ravissement, avec ses descriptions inimitables de la nature». (GIRTANNER 1781: 120) | «Je relis *La Nouvelle Eloïse* [...] Je me promène de tous côtés et cherche les endroits qui y sont décrits et crois les trouver.» (BRAUNSWEIGER 1793: 207) | «D'un coup d'œil j'ai embrassé tout le décor où Rousseau a situé son Héloïse et mon imagination encore pleine du roman lu récemment a reconnu partout les endroits où l'une ou l'autre scène s'est déroulée.» (BERKENHEIM 1797: 260) | «Quand vous voyez cet aimable Vevai, vous ne pouvez faire autrement que de ressentir l'influence bienfaisante du ciel clément: vous devez chercher les traces du théâtre où se déroulent les scènes attrayantes qui maintenant s'animent de façon si vivante devant vos yeux.» (EGGERS 1802: III: 485).

pleinement le monde imaginaire de l'auteur en se trouvant devant les objets décrits<sup>19</sup>. Ainsi, Matthisson dans une lettre écrite de Vevey à son ami Bonstetten: «on lit autrement l'*Iliade* dans les campagnes qu'irrigue le Scamandre qu'entre les murs décolorés d'un auditoire académique; autrement *La Nouvelle Héloïse* à Vevey et Clarens, là où ce célèbre roman m'est d'abord tombé entre les mains que dans une plaine ennuyeuse bornée seulement par des collines.» L'imagination du Magdebourgeois – selon ses propres dires – n'avait tout d'abord pas suffi à donner à la nature alpestre représentée toutes ses couleurs et ses dimensions. «[...] Elle ne m'a esquissé [...] les grandes scènes des élaborations de Rousseau qu'en lignes mineures, empruntant leurs couleurs à ma région voisine. Sur place, tout a pris non seulement le caractère local mais aussi la vérité historique; et l'illusion était si vive que je croyais aussi fermement à l'existence de Julie à Vevey qu'à la tienne au château de Nyon, et que je doutais aussi peu de l'errance solitaire de Saint-Preux dans les rochers sauvages de Meillerie que de la traversée des Alpes par Hannibal.»<sup>20</sup>

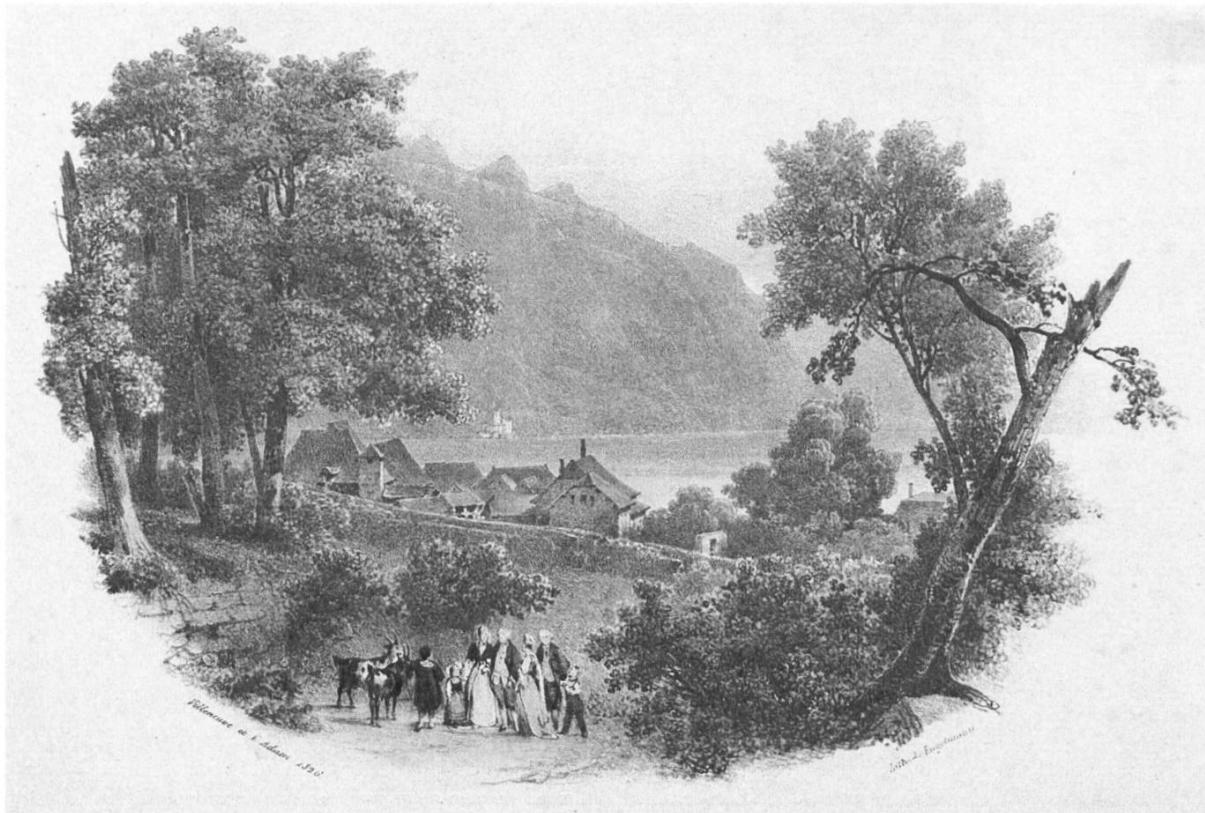
Une fois de plus émerge l'étroite liaison entre l'image des hommes et l'image de la nature; la fiction littéraire se transforme pour de nombreux lecteurs en une histoire vraie<sup>21</sup>.

<sup>19</sup> «Ce n'est que dans la contemplation de cette rive qu'on comprend complètement le poète, qu'on sent alors avec la chaleur de la jeunesse et la maturité toute la mesure de cette abondance pareillement inatteignable de vigueur juvénile et de sagesse de l'âge, qui vit et s'agit dans sa poésie, mais rend également sensible à tout moment que seules de telles situations locales pouvaient dicter cela au poète et qu'il serait aussi impossible de créer une Héloïse sur les digues de l'Elbe qu'une Odyssée à Paris.» (GÜNTHER 1806: 371) | «J'ai sur-tout lu avec attention, les principaux endroits de cet ouvrage singulier; &, comme j'avois le lieu de la scène devant les yeux, je me suis arrêté avec une satisfaction particulière sur cette lettre où S.-Preux fait le récit de son voyage à Meillerie, & où l'amour et le désespoir sont peints d'une manière si vraie.» (COXE 1790: II: XLII: 85, note 21).

<sup>20</sup> Matthisson à Charles Victor de Bonstetten, 20 septembre 1792 (MATTHISSON 1795: II: 15 sq.)

<sup>21</sup> «Tout cela provoque des impressions si vives que l'on est enclin dans l'instant de tenir pour vrai tout le roman de Julie et de Saint-Preux qui s'est passé ici il y a quelques années. Rousseau a très bien choisi la scène

Cela s'est produit principalement chez ceux qui ont été saisis par l'aura émotionnelle<sup>22</sup> développée dans le récit d'une relation amoureuse entre une aristocrate et un roturier, à travers des lettres passionnées et empreintes d'un profond rayonnement émotionnel.



Vue des hauts de Clarens, avec perspective sur le lac et Chillon.

© MRM / Agence Martienne

principale de son roman; toute la contrée a quelque chose de romantique.» (REICHARD 1805: 264) | «Partout on sait que l'histoire de Julie est une invention. On sait que même les descriptions des lieux sont très embellies. Pourtant cette fiction exalte aussi l'intérêt pour le théâtre de l'action. Si grand est le pouvoir du langage de l'imagination.» (EGGERS 1805: V: 61).

<sup>22</sup> «Aucun autre écrivain ne m'a jamais tiré par enchantement si complètement hors du monde réel dans lequel je me promenais et vivais, et entraîné dans un Elysée peint et créé par lui que l'immortel poète de *La Nouvelle Héloïse*.» (MEINERS 1785: II: 236 sq.) | «L'après-midi je suis allé me promener longuement à pied au bord du lac du côté de la Savoie et me sentais tout à fait transporté à l'époque de ma lecture de *La Nouvelle Héloïse*.» (BÜRDE 1785: 272) | «les récits magiques de Rousseau entraînent certainement l'imagination de tout voyageur qui les a lus. Je ne crois pas que jamais un romancier ait su comme lui créer des liens avec une région.» (EGGERS 1802: 483 sq.).

«[...] après le repas, un pèlerinage à Clarens [...].»<sup>23</sup>

C'est en particulier le parcours de vie de Julie, menant de l'amour pour Saint-Preux son tuteur bourgeois au mariage conforme à son état avec Monsieur de Wolmar, qui représentait pour tous les intéressés quelque chose de compréhensible et de concret. Une certaine Caroline de B\*\* a écrit dans le *Musée suisse* en 1784 que, pour elle, «chaque lieu décrit dans l'histoire de Julie lui est précieux, aussi précieux que n'importe lequel où par exemple une personne chère à mon cœur se serait effectivement promenée».<sup>24</sup>

Ainsi de nombreux lecteurs construisirent une relation émotionnelle étroite avec Julie et se mirent même à croire à son existence réelle. On espérait trouver à Clarens le lieu où elle avait vécu avec son époux une vie campagnarde idyllique. Rousseau avait eu l'idée de représenter, en contraste avec la socialisation urbaine, une communauté autarcique dont les habitants de toutes couches sociales vivaient heureux ensemble<sup>25</sup>. Wolmar conduit de manière patriarcale les affaires du domaine. Saint-Preux décrit en détail dans la quatrième partie du roman la propriété des deux époux, un château qui avait été transformé selon des critères bourgeois: «[...] que c'est un spectacle agréable et touchant que celui d'une maison simple et bien réglée où règnent l'ordre, la paix, l'innocence; où l'on voit réuni sans appareil, sans éclat, tout ce qui répond à la véritable destination de l'homme !»<sup>26</sup> Prospérité simple, fondée sur le principe physiocratique qu'«ils ont pour maxime de tirer de la culture tout ce qu'elle peut donner, non pour faire un plus grand gain, mais pour nourrir plus d'hommes»<sup>27</sup>; balancement entre l'altruisme et la rigueur paternelle dans le traitement des

<sup>23</sup> KROCK 1787: 51.

<sup>24</sup> Caroline B. 1784/1785: 403.

<sup>25</sup> GRAAP 1995: 63-81. Pour le modèle de Clarens voir aussi SCHMID 1983: 305-317 | THOMA 1997: 56-69. – Pour une approche résumée et précise du sujet voir ENGEL 1993: 119-123.

<sup>26</sup> *Julie* IV, X, OC II: 441.

<sup>27</sup> OC II: 442.

subordonnés<sup>28</sup>; pragmatisme bourgeois unissant beauté et utilité; tout cela caractérise la vie de la famille Wolmar.

L'*Elysée*<sup>29</sup>, le jardin proche de la maison, est significatif de la combinaison recherchée de l'utilité, de la nature et de la beauté. Lors d'une visite à Clarens, Saint-Preux est conduit par le couple Wolmar dans ce jardin. Le précepteur qui a beaucoup voyagé est ravi «du doux aspect de la seule nature» que, confronté ailleurs à «tout cet ordre social et factice»<sup>30</sup>, il avait jusque-là cherché en vain.

A l'intérieur de l'ensemble du roman, il revient à Clarens une fonction qui va beaucoup plus loin que de constituer la résidence de Julie mariée et, après l'arrivée de Saint-Preux, le cadre de l'abnégation et du comportement vertueux des amoureux: Clarens devient l'espace idyllique par essence, où nature et culture sont symbiotiquement reliées.

Il n'est donc pas surprenant que l'écrivaine dano-germanique Friederike Brun compare ce paysage à une «scène idyllique» ou à une «image magique»<sup>31</sup>. Probablement inspirée par la nature que montre le roman et qui est désormais saisie dans sa vérité, elle commence à se ménager par instants une idylle pour elle-même. Elle décrit comment elle et ses amis choisissent un endroit pour déjeuner: «Bientôt, à travers une palissade, vint scintiller une fraîche prairie surmontée par des arbres fruitiers et confinant à une vigne où les travailleurs fatigués faisaient la sieste. Nous passâmes facilement la clôture et nous nous trouvâmes au milieu de la prairie, à travers laquelle courait un petit filet d'eau qui se précipitait en glougloutant vers le bas de

<sup>28</sup> *OC* II: 457 sq.

<sup>29</sup> «Dans *La Nouvelle Héloïse*, le caractère du jardin de Clarens minutieusement décrit [...] est fondé sur une très stricte expressivité symbolique: il se réfère à la qualité de vie de ses auteurs. Dans le cadre naturel de sa configuration – artificielle –, il est de conception évidemment tout à fait *métonymique* pour tous les autres domaines de vie de Wolmar et de Julie – mariage, éducation des enfants, idylle sociale patriarcale – et manifestait l'ordre non contraignant d'une seconde nature [...].» (ENGEL 1993: 197).

<sup>30</sup> *OC* II: 486.

<sup>31</sup> BRUN 1806: I: 262, sq.

la pente. Quelle idylle charmante que cet endroit ! [...] O ! [...] ce fut un délicieux repas et nous l'avons apprécié tout simplement, comme les innocents enfants qui sautillaient autour de nous.»<sup>32</sup>

Julie, le personnage, avec ses «graces naturelles» son «élégance», sa «simplicité»<sup>33</sup>, représente de même la symbiose entre la culture et l'état de nature; c'est la partie la plus importante de l'idylle de Clarens. Le fait que même un chercheur de renom, Friedrich Bouterwek, ait cru en une véritable Julie, plaide en faveur du pouvoir d'évocation de Rousseau: «Moi, vieux fou prétendu sage [...], j'ai recherché les lieux où Julie aurait pu être assise, et j'aurais juré qu'elle devait s'y être installée.»<sup>34</sup> Peu après, il prend tout à fait conscience de son comportement insensé: «N'est-il pas inexcusable, si l'on est appelé philosophe, de se permettre en toute lucidité de tels petits enthousiasmes provinciaux ?»<sup>35</sup> Mais de nombreux voyageurs ont fait comme Bouterwek. En 1798, Christian Ulrich Detlev, baron von Eggers, courait trouver à Vevey la maison des parents de Julie: «Je suis arrivé à l'auberge, qui se trouvait à l'autre bout de la ville. Sur le chemin, je n'ai reconnu aucune maison qui me parût ressembler à celle de Julie. Alors je me suis risqué à demander des renseignements à l'auberge. Toutes les personnes de Vevey devaient pourtant bien connaître la Julie de Rousseau.»<sup>36</sup> On l'assure qu'il n'y a eu là aucune Julie. Pourtant Eggers est toujours convaincu de son existence; il se rend à Clarens pour voir le château transformé. On lui montre une minable maison délabrée. Indigné, il demande à un voisin pourquoi on trompe les voyageurs de la sorte. Eggers était si fermement convaincu que le roman était fondé sur une trame authentique que, ne parvenant pas à trouver ce qu'il attendait, il croyait être trompé «par la réalité».

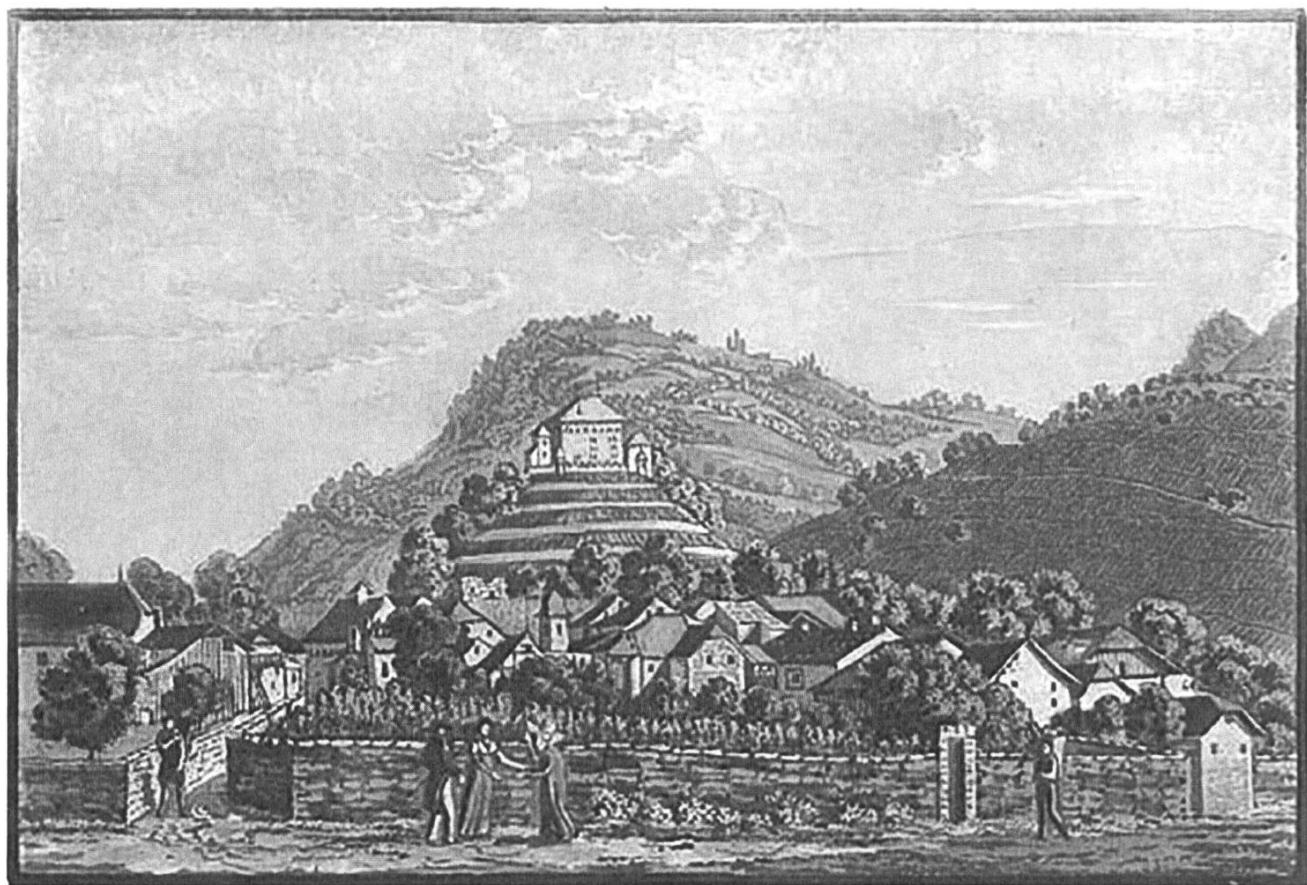
<sup>32</sup> BRUN 1799a: 199, sq.

<sup>33</sup> *OC* II: 545.

<sup>34</sup> BOUTERWEK 1796: II: 253.

<sup>35</sup> BOUTERWEK 1796: II: 260.

<sup>36</sup> EGGERS 1802: III: 485, sq.



*Clarens Canton Waadt.* Basel, bey Moehly & Schabelitz - © MRM / Agence Martienne

Les habitants de Clarens, sollicités à maintes reprises par les voyageurs de montrer le château et les jardins des Wolmar, finirent par se lasser de répéter qu'il n'y avait rien de tel. Ils se décidèrent à combler les vœux des pèlerins et se mirent d'accord sur une maison à montrer aux voyageurs qui la réclamaient. Le guide d' Eggers demandait de la compréhension pour cette tromperie: «"Mon Dieu, Monsieur, que voulez-vous que nous fassions ? Les Anglais nous ont presque menacés de mort pour que nous leur montrions la maison de Rousseau. Aucune explication, aucune justification ne nous tirait d'affaire. Pour nous en sortir, dans le village nous sommes convenus d'appeler ainsi cette ancienne bâtisse."»<sup>37</sup>

<sup>37</sup> EGGLERS 1802: III: 490.

Les attentes élevées que la description de Clarens par Rousseau avaient fait naître chez les lecteurs<sup>38</sup> devaient inévitablement conduire à la déception à la vue de la petite ville<sup>39</sup>, bien que Rousseau ait souligné à maintes reprises que les protagonistes et leur cadre de vie immédiat avaient été inventés par lui<sup>40</sup>. Une telle vraisemblance se dégageait des lettres qu'à son corps défendant on lisait le roman comme une histoire authentique. Seuls quelques auteurs<sup>41</sup> renvoient expressément leurs lecteurs aux déclarations de Rousseau sur le réalisme du roman, tel le Russe Karamzine: «A cet endroit, vous vous rappellerez qu'il déclare dans ses *Confessions* "Je conseille à tous d'avoir le goût et le désir de visiter Vevey et les régions environnantes et de se promener sur la rive du lac; ils reconnaîtront que ces

<sup>38</sup> Même Napoléon, qui a conduit son armée de réserve du pays de Vaud en Italie, demanda où se trouvait le village de Clarens, «pour ne pas manquer, comme il s'est exprimé, un endroit que le génie a rendu immortel.» (MATTHISSION 1825b: 257).

<sup>39</sup> «Mon âme était plus que pleine d'idées magnifiques de la Julie de Rousseau et comme j'étais moi-même maintenant sur les lieux, je pouvais à peine passer à travers la boue et les cochons grognaienr contre moi de partout. Ça fait mal, pensé-je, bien que les innocents cochons n'y puissent rien, d'avoir lu l'Héloïse. Partout j'ai vu ici la misère et la pauvreté et où que je regarde ce n'était qu'horrible nature.» (SPAZIER 1790: 202, sq.) | «Ces régions que l'imagination fertile de Rousseau a parées de forêts enchanteresses et de multiples scènes charmantes dont on ne trouve vraiment aucune ici [...].» (BOURRIT 1794: 777) | «En vain mon œil a recherché dans le village de Clarens le magnifique parc de la belle Julie d'Estange; quelques misérables maisons sont tout ce que présente ce lieu célèbre; la magie de l'imagination doit créer le reste, mais cette région restera célèbre [...].» (REICHARD 1786: 125, sq.).

<sup>40</sup> *Confessions* IX, OC I: 430-431.

<sup>41</sup> «A savoir que Vevay, pour tous les charmants tableaux et scènes que Rousseau a dépeints avec tant d'art d'après nature, n'a que son nom à offrir; que les personnages en question et toute la description n'a existé que dans la tête de Rousseau, et pourtant un intérêt se sent pour cet endroit qui n'est qu'un simple jeu de l'imagination; mais un jeu qu'ont expérimenté beaucoup de ceux qui sont venus là. [...] Je n'ai pris aucune peine pour chasser cette illusion par des recherches et n'ai pas troublé une aussi agréable rêverie.» (MARCARD 1799: I: 102, sq.).

magnifiques régions sont dignes de Julie et de Saint-Preux mais qu'on les y chercherait en vain." »<sup>42</sup>

Un mode d'explication a été trouvé pour tenir sous contrôle l'inévitable déception. Comme les autres pèlerins, Friedrich von Matthisson fut lui aussi tout d'abord horrifié quand il rencontra à Clarens des «importuns» qui «menaçaient de détruire toutes ses belles illusions. La maison la plus considérable du village a des fenêtres retapées où flotte généralement du linge en lambeaux ou bien s'alignent des épis de maïs, et où de surcroît l'autre jour, au lieu du profil gracieux de la divine Julie, surgit le laid visage bruni d'une vieille paysanne.»<sup>43</sup> Ramené ainsi à la réalité, Matthisson, maintenant sur le site de l'idylle supposée, s'en remet à son imagination: «A la fin, il ne reste rien dans le voisinage qu'un mur habillé de lierre, évoquant les ruines de cette maison hospitalière, où une congrégation *de vraies personnes*, liées par les plus forts liens de sympathie, ont levé des mains saintes vers l'autel de la vraie sagesse.»

Pour le cas où la tristesse rencontrée eût fait échouer l'idéalisat ion, il était toujours possible de quitter le microcosme de Clarens et de chercher refuge dans le cadre romantique environnant: «La région autour de Clarens est toutefois si riche en beautés naturelles de presque tous les styles que la main de l'art a à peine besoin de la retoucher pour que l'Elysée si bellement imaginé par Rousseau se transporte du monde poétique au monde réel.»<sup>44</sup>

Les voyageurs ont donc cherché sans succès l'idylle romanesque de Clarens. A cela il y avait évidemment de bonnes raisons. Une société telle que Rousseau l'avait conçue n'était plus réalisable au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais qu'à cela ne tienne: l'incompatibilité entre l'idéal et la réalité n'aménait nullement les voyageurs à un raisonnement critique. La plupart d'entre eux

<sup>42</sup> KARAMSIN 1800: 296.

<sup>43</sup> Matthisson à Charles Victor de Bonstetten 20 septembre 1792 (MATTHISSON 1795: II: 16).

<sup>44</sup> MATTHISSON 1825a: VII: 107.

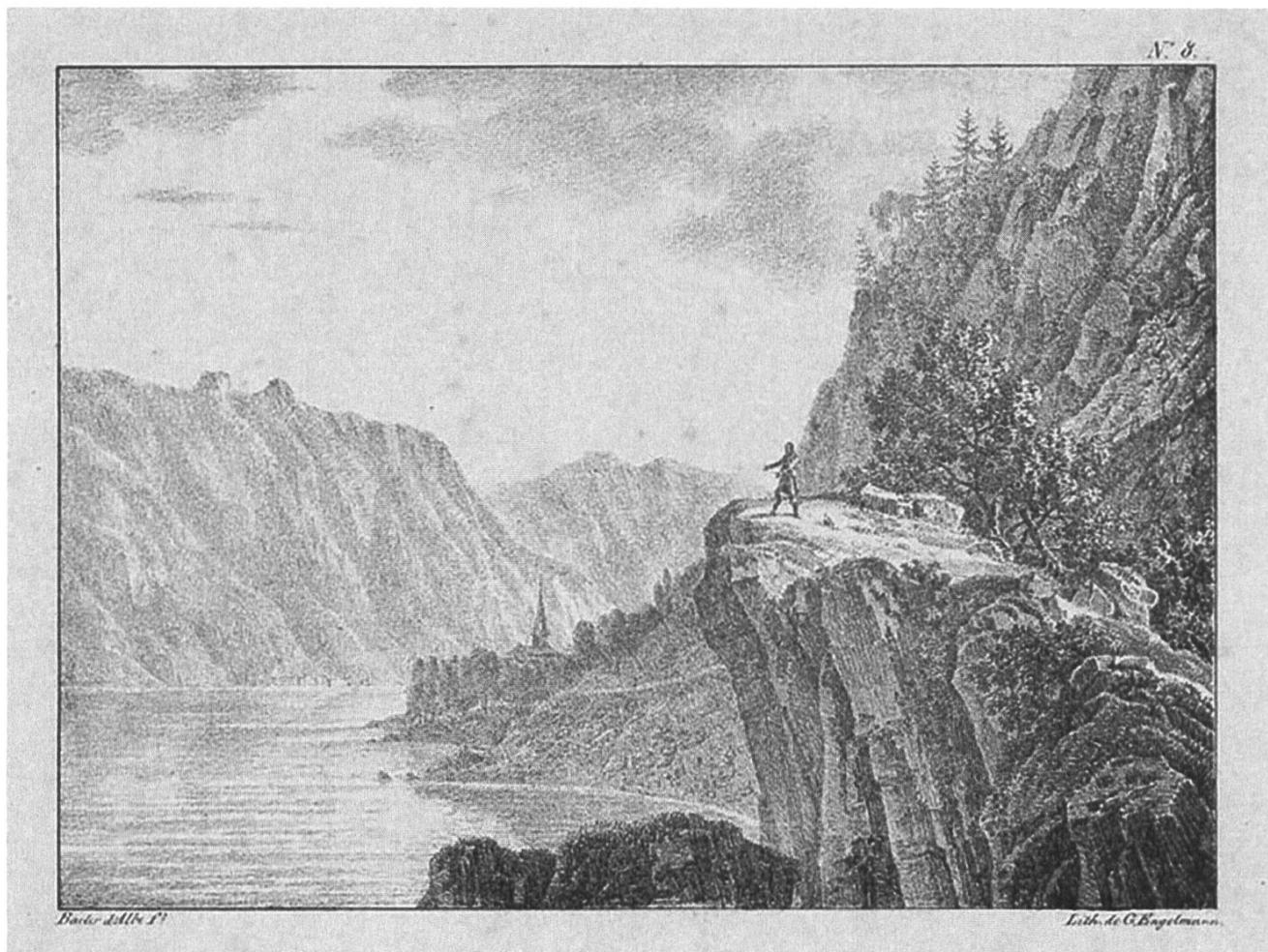
avaient lu le roman comme une histoire d'amour avant tout, sans prendre conscience de sa dimension politique<sup>45</sup>.

Au surplus, l'expérience directe de la nature revêtait une telle importance qu'il n'était pas vraiment nécessaire de rencontrer une communauté de vie et de travail telle que celle de Clarens pour se croire dans un Elysée. Le sénateur de Hambourg Johann Arnold Günther le confirme de manière exemplaire: «Toutes les situations locales sans exception, fors la seule Clarens, le poète pouvait les tisser dans sa peinture jusque dans les moindres détails en étant fidèle au paysage, tellement la nature était faite pour lui; par conséquent, l'effet que provoque son œuvre lorsqu'elle est lue sur place reste sans comparaison et envahit et la parole et la plume de nos voyageurs. Et même si l'on butte tout de suite dans le misérable village de Clarens sur la tristesse de la seule incongruité de l'ensemble, sur la totale non-existence de toutes les images magiques de jardins des Hespérides surgis là de la main de Julie, dans lesquels l'idéalisation heureuse de Rousseau a été pour toute l'Europe une source du bel art du jardin; cette incongruité s'efface devant le panorama de toute cette belle vallée au milieu de laquelle se trouve Clarens. Jamais la nature n'a plus magnifiquement orné un endroit pour enchanter un jardin qui surpassé tout ce qu'un artiste paysagiste a jamais produit jusqu'ici [...].»<sup>46</sup>

<sup>45</sup> Thomas Abt a fait cette déclaration aussitôt après la publication du roman, en attribuant sa *louange* générale à l'histoire d'amour (ABBT 1781: VI: 61) | Pour Moses Mendelssohn également, qui discute du roman en 1761 dans ses *Lettres concernant la littérature nouvelle*, l'histoire d'amour représentée est la seule raison pour laquelle l'œuvre «s'arrache des mains» en Allemagne. Il juge lui-même *La Nouvelle Héloïse* de manière critique, «sauf les lettres dans lesquelles Rousseau traite de matières particulières à sa façon et qui, comme je vous l'ai déjà signalé, sont excellentes.» (MENDELSSOHN 1844: 260, 265) | Pour la réception contemporaine du roman: «Le cas échéant, concernant les lecteurs contemporains de *La Nouvelle Héloïse*, le roman a été accueilli avec enthousiasme principalement comme belles-lettres, à peine toutefois dans sa dimension révolutionnaire abstraite [...].» (DOMURATH 1992: 53).

<sup>46</sup> GÜNTHER 1806: 371, sq.

«[...] les roches sombres et escarpées de Meillerie [...].»<sup>47</sup>



*Rocher de Meillerie / lac de Genève - © MRM / Agence Martienne*

En tant que «première épreuve de l’obéissance»<sup>48</sup>, Julie demande à son amant qu’il se sépare d’elle pour quelque temps, parce qu’après l’engagement passionné de leur amour elle voulait se retrouver. Là-dessus Saint-Preux entreprend un voyage d’affaires puis se rend à Meillerie, où – en face de Vevey – il attend son rappel. Dans cette situation presque désespérée où il aimait Julie sans pouvoir la posséder, il avait trouvé un endroit «triste et horrible» et donc parfaitement en harmonie avec son humeur. Au cadre serein de Vevey, le sombre paysage de la côte savoyarde

<sup>47</sup> SPAZIER 1790: 203.

<sup>48</sup> *Julie*, I, XV, OC II: 65.

du Léman oppose un total contraste. «Une file de rochers stériles borde la côte, et environne mon habitation que l'hiver rend encore plus affreuse. Ah ! je le sens, ma Julie, s'il faloit renoncer à vous, il n'y auroit pour moi d'autre séjour ni d'autre saison.»<sup>49</sup> Le lecteur trouve Saint-Preux dans une situation limite où la rive abrupte de Meillerie semble être devenue un «rocher de Leucade». La lettre à Julie, dans laquelle il raconte son séjour se termine par la remarque laconique: «La roche est escarpée, l'eau est profonde, et je suis au desespoir.»<sup>50</sup>

En assignant un lieu réel aux émotions extrêmes de son protagoniste, Rousseau permet aux voyageurs d'intérioriser la mise en scène du monde émotionnel. Pour eux Meillerie devient un *locus melancholicus*. Goethe, qui était venu sur les bords du Léman en 1779, a écrit à Charlotte von Stein: «[...] je ne pouvais retenir mes larmes en regardant du côté de Meillerie [...].»<sup>51</sup> Cinq ans plus tôt, en 1774, Goethe avait créé avec son Werther une figure très similaire dans sa relation étroite entre la condition émotionnelle et la perception de la nature. Lorsque Werther avait reconnu que son amour et donc que ses souhaits de vie étaient irréalisables, il ne lui fut plus possible non plus d'apprécier le paysage autour de Wahlheim: «La sensation pleine de chaleur que mon cœur a de la nature vivante, qui m'avait submergé de délices, m'avait fait un paradis du monde autour de moi, me devient maintenant un tortionnaire insupportable, un esprit qui me tourmente et me poursuit sur tous les chemins.»<sup>52</sup> Werther lui aussi se rapporte pour ses souffrances psychiques à des phénomènes naturels correspondants; il erre dans les montagnes et les rochers et se perd dans des humeurs que lui communiquent les chansons sombres d'Ossian: «[...] ainsi je dois m'en aller, sortir ! et je cours ensuite loin dans les champs alentour; une montagne escarpée à escalader est alors ma joie, comme me frayer un chemin à travers une forêt impraticable,

<sup>49</sup> *Julie*, I, XXVI, *OC* II: 90.

<sup>50</sup> *OC* II: 93.

<sup>51</sup> Goethe à Charlotte von Stein, 23 octobre 1779 (GOETHE 1889: IV: 93).

<sup>52</sup> *Les Souffrances du jeune Werther* (GOETHE 1889: XIX: 73).

à travers les haies, me blesser aux épines qui me déchirent!»<sup>53</sup> Quinze ans plus tôt, avec la falaise abrupte de Meillerie, Rousseau avait pareillement fait trouver à son héros un objet naturel qui correspondît à son agitation mentale: «[...] je cours, je monte avec ardeur, je m'élance sur les rochers; je parcours à grands pas tous les environs, et trouve par tout dans les objets la même horreur qui regne au dedans de moi. [...] et toute la nature est morte à mes yeux, comme l'espérance au fond de mon cœur.»<sup>54</sup>

Il est plausible que Goethe, lorsqu'il a vu les rochers de Meillerie en 1779, n'a pas seulement pensé à l'amour de Saint-Preux pour Julie allant jusqu'au renoncement, mais plutôt à celui de Werther pour Lotte ou même au sien pour Charlotte Buff, voire, en cette année-là, pour Charlotte von Stein. La réaction de Goethe correspondait tout à fait à celle des nombreux autres voyageurs contemplant les rochers de Meillerie. Car il n'y avait guère de visiteur de Vevey ou de Clarens qui n'eût regardé «avec émotion vers Meillerie»<sup>55</sup> et n'eût éprouvé «un sentiment de mélancolie»<sup>56</sup>. Certains ne se sont pourtant pas contentés de diriger leurs regards vers «le sombre et triste rocher»<sup>57</sup>. Quelques pèlerins inébranlables se sont mis en route vers Meillerie pour suivre jusque-là les traces de leur héros. Leur désir de se mettre dans l'état d'esprit de Saint-Preux amoureux était si grand qu'ils se souciaient fort peu de s'exposer aux dangers que comportait une telle excursion<sup>58</sup>.

<sup>53</sup> (GOETHE 1889: XIX: 79, sq.) | «Comme la nature elle-même tend à tomber, c'est l'automne en moi et autour de moi.» (GOETHE 1889: XIX: 115).

<sup>54</sup> *Julie*, I, XXVI, OC II: 90.

<sup>55</sup> KÜTTNER 1786: 277.

<sup>56</sup> HÖLDER 1805: 141.

<sup>57</sup> MEYER 1818: I: 246.

<sup>58</sup> «Mes bateliers m'ont raconté qu'ils ont récemment transporté un Anglais qui avait posé beaucoup de questions sur Rousseau. Qu'il avait débarqué ici et grimpé sur ces rochers en toute hâte et en s'exposant aux dangers; mais que, n'ayant pas trouvé les inscriptions recherchées, il était revenu mécontent, les chaussures gâtées, les bas déchirés ainsi que d'autres parties de ses vêtements.» (MENU VON MINUTOLI 1804: II: 211, sq.).

Karl Spazier, compositeur et pédagogue, escalada en 1789 «les rochers escarpés et sombres de Meil[l]erie, d'où pas un homme désespéré ne peut regarder vers le bas sans se précipiter dans l'abîme». Il a essayé «de se rendre à l'emplacement véritable d'où l'on peut plonger le regard vers le lac et que la description faite par Saint-Preux (dans la 26<sup>e</sup> lettre de l'Héloïse) a rendu si célèbre». Arrivé «sur ce lieu terrible du désespoir», il n'échappe que de peu à une chute: «Mon imagination m'a accablé à cet endroit et j'ai été assez insouciant pour [...] me hasarder seul sur le dangereux sol rocheux. Quittant sans m'en apercevoir les buissons auxquels je m'accrochais, j'ai avancé et [...] j'ai glissé.»<sup>59</sup> L'incident est significatif. Il montre à quel point les voyageurs s'abandonnaient à leur imaginaire pour retrouver les sensations d'un Saint-Preux. Avec les rochers imposants de Meillerie, Rousseau avait créé un *locus terribilis*, qui, contrastant avec le *locus amoenus* élyséen de Clarens, augmentait leur sentiment intime de mélancolie<sup>60</sup>.

<sup>59</sup> SPAZIER 1790: 203-204.

<sup>60</sup> Coxe voit de «sombres rochers» (COXE 1790: II: XLII: 84) et Musset-Pathay écrit: «La teinte sombre des rochers à demi-creusés, augmentée encore par les sapins et la prodigieuse élévation des montagnes, fait de ce séjour celui de la mélancolie.» (MUSSET-PATHAY 1800: 72).

**«La nature menaçante»  
et «les bergers hospitaliers du Haut-Valais»<sup>61</sup>**

Lorsqu'en 1810 Johann Gottfried Ebel, dans son manuel *Instructions sur la manière la plus utile et la plus agréable de voyager en Suisse*, présente la fameuse vallée de Chamouny (aujourd'hui Chamonix), il rappelle à ses lecteurs que cette région était encore totalement inconnue 70 ans auparavant. «On prétendait que des hommes sauvages habitent la contrée, les montagnes étaient appelées maudites et personne ne se hasardait à les visiter.» C'est alors que débarqua «une paire de hardis Anglais», Richard Pococke et William Windham qui pénétrèrent dans ce «domaine malfamé». Ce fut un voyage de découverte aventureux: «On se prépara comme pour un voyage dans un pays habité uniquement par des sauvages. Nourriture en quantité, tentes, armes, chevaux et autres choses nécessaires furent emmenés, en pensant à tous dangers et manques possibles [...].»<sup>62</sup>

La pénétration dans les hautes montagnes alpines du milieu de l'Europe a été comparée à l'exploration de régions éloignées et inconnues. Selon les données théologiques, là existait une nature dangereuse et bizarre qui représentait tout simplement le mal, l'horreur et le péché du monde<sup>63</sup>. Ainsi le naturaliste suisse Johann Jakob Scheuchzer, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, tenait encore pour possible l'existence dans les Alpes d'un monstre cracheur de feu<sup>64</sup>. Et, à l'étranger, on croyait que vivait dans la Confédération «un peuple sauvage et indompté» «ne demeurant que dans des huttes isolées ou partiellement même dans des grottes»<sup>65</sup>.

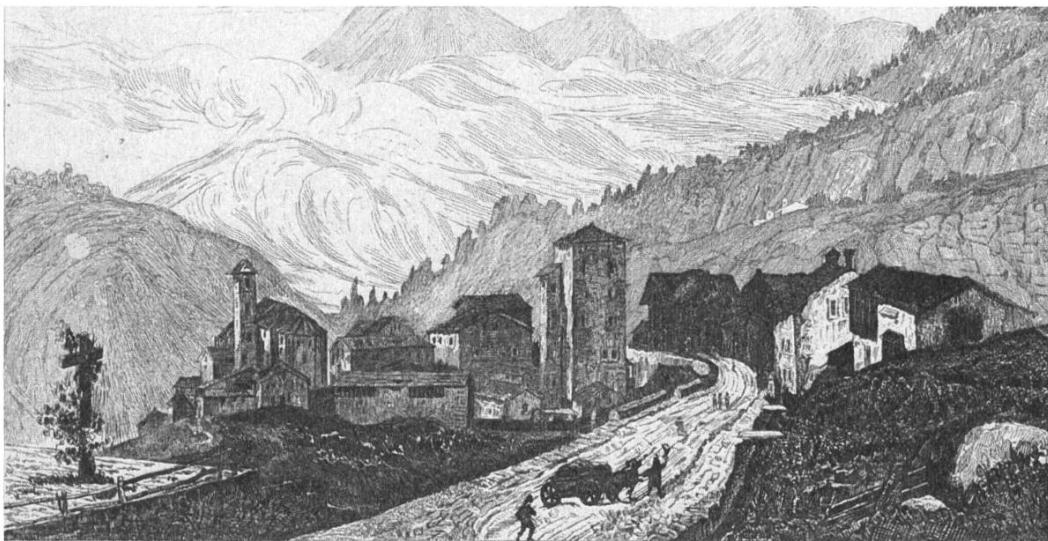
<sup>61</sup> HÖLDER 1805: 107 et 3.

<sup>62</sup> EBEL 1810: II: 69, sq. – La recension dans l'*Allgemeinen Litteratur-Zeitung* complète le commentaire d'Ebel: «[...] il a seulement oublié de mentionner que les pauvres habitants de la vallée par mauvais temps s'enveloppent de peaux de moutons et de veaux et que par là on est involontairement tenté d'établir une comparaison singulière avec les Hottentots.» (N° 292 du 25.11.1812: 644).

<sup>63</sup> Voir ZELLE 1987: 75, sq. et GROH 1989: 68-73.

<sup>64</sup> SCHEUCHZER 1723: III: 377-397: «*Draconum historia*» - Pour une mise à jour concernant Scheuchzer, BOSCANI 2010.

<sup>65</sup> GEßNER 1972: III / 5: 33.



*Vue du village de Simplon - © MRM / Agence Martienne*

Nous ne savons pas ce que Rousseau a vu et surtout pensé, lorsqu'en 1744, venant de Venise, il a traversé le Valais et donc passé par des vallées latérales jusque-là à peine visitées par des étrangers, trois ans après la découverte de la vallée de Chamonix<sup>66</sup>. Au moins se souvient-il de ses impressions quand, dix ans plus tard, il se met à rédiger *La Nouvelle Héloïse*. Dans les lettres 21 à 23 de la première partie, il fait rapporter son protagoniste Saint-Preux sur le Valais. Il est question d'un paysage de montagnes, de formations rocheuses suscitant l'effroi, et en même temps de hautes vallées idylliques réunissant à peu près toutes les zones de végétation et de climat<sup>67</sup>. Saint-Preux tombe

<sup>66</sup> Dans les *Confessions*, il rapporte simplement: «J'eus durant toute cette longue route [de Venise à Paris en 1744] de petites avantures à Come, en Valais, et ailleurs. Je vis plusieurs choses, entre autres les Iles Borromées [...]» (OC I: 325).

<sup>67</sup> «[...] la nature semblait encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant les fleurs du printemps, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver: elle réunissoit toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, et formoit l'accord inconnu par tout ailleurs des productions des plaines et de celles des Alpes.» (OC II: 77). Cette diversité a été confirmée par les voyageurs: «En bref, le Valais réunit les créatures et les plantes de tous les horizons et Monsieur de Haller a dit une fois qu'entre Bex et Saint-Maurice on trouve toutes les plantes qui poussent entre la Nouvelle-Zembla et la zone tropicale». (KÜTTNER 1786: III: 49) | «Le Valais appartient à l'un des paysages

partout sur «des objets tout nouveaux, des oiseaux étranges, des plantes bizarres et inconnues», il se croit «dans un nouveau monde» encore jamais vu: «enfin, le spectacle a je ne sais quoi de magique, de surnaturel qui ravit l'esprit et les sens; on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est.»<sup>68</sup> Et pourtant, comme on sait, ce n'est pas seulement la nature qui l'impressionne. Saint-Preux rencontre des gens qui habitent en toute liberté un cadre de vie restreint<sup>69</sup>; il s'enthousiasme pour leur «rusticité» patriarchale, la «paisible tranquillité» qui émane d'eux et, plus encore, il salue leur «humanité désintéressée» et leur «hospitalité»<sup>70</sup> dont il a pu faire l'expérience lors de son séjour. Surtout que vivent dans le Haut-Valais des gens capables de préserver leur vie simple parce qu'ils ont décidé de se tenir éloignés de la civilisation et de ses influences. Ils sont proches de ce que la nature leur offre et ne se livrent guère au commerce. Ils n'ont par conséquent pas besoin d'argent; ils ne touchent pas aux métaux précieux qui se trouvent dans leur sol<sup>71</sup>.

Rousseau avait découvert et décrit une population caractérisée par des spécificités et des comportements qu'il avait déjà relevés en 1755 dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*; il les avait attribués à des individus se situant à un stade de développement peu avancé et proche de la nature. Ici et dans ses écrits ultérieurs, Rousseau a toujours souligné que sa quête de la vie proche de la nature procérait du rejet de la civilisation moderne. Dans *La Nouvelle Héloïse* aussi, il n'avait pas manqué d'insister sur les conditions

les plus remarquables, non seulement de Suisse mais encore d'Europe; car nulle part ne se trouvent réunis dans un si petit espace que celui-ci, les climats et les produits toutes les latitudes de l'Islande à la Sicile et à l'Afrique [...].» (EBEL 1810: IV: 473).

<sup>68</sup> *Julie*, I, XXIII, *OC* II: 79.

<sup>69</sup> «[...] les domestiques s'asseyent à table avec leurs maîtres; la même liberté regne dans les maisons et dans la république, et la famille est l'image de l'Etat » (*OC* II: 81).

<sup>70</sup> *OC* II: 80.

<sup>71</sup> «Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres. Ils ont la sagesse de le sentir, et il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.» (*OC* II: 80).

dépravées régnant à Paris<sup>72</sup>. Ainsi, dans la séquence de lettres concernée, le Haut-Valais apparaît-il comme un espace préservé dans un monde de décadence des valeurs, comparable aux îles des mers du Sud, qui furent découvertes presque simultanément et seront bientôt décrites comme un idéal de vie et donc comme un monde inversé.



Frontispice de *L'homme des champs ou les Géorgiques françaises* de Jacques Delille, signé de C. Guérin se référant à L'Emile OC IV: 691 - © MRM / Agence Martienne

<sup>72</sup> OC II: 231-236, 242-243, 245-256, 265-278.

Quelques années plus tôt, Albrecht von Haller, dans son poème épique sur les *Alpes*, avait élevé à l’Oberland bernois un véritable monument, en en décrivant les habitants comme naturels, paisibles et satisfaits<sup>73</sup>. Rousseau, dans son évocation non moins représentative du Valais et de ses habitants, mettait maintenant en avant: «[...] que ce pays ignoré mérite les regards des hommes, et qu’il ne lui manque pour être admiré que des Spectateurs qui le sachent voir.»<sup>74</sup>

Nombre de lecteurs du roman suivirent cette invitation<sup>75</sup>, n’ayant évidemment pas oublié ce que Rousseau avait mis sous la plume de Saint-Preux à propos du Haut-Valais. Un voyage dans cette région difficile d’accès et inhospitalière promettait un aperçu des débuts de l’histoire humaine. Cette perspective fascinait des écrivains voyageurs dilettantes comme Gottfried Wilhelm Ploucquet, qui exauçait par son voyage l’un de ses «vœux favoris»: «rester un certain temps dans les vallées alpestres décrites par Rousseau»<sup>76</sup>. Des naturalistes confirmés firent de même<sup>77</sup>. Pour le professeur de chimie et de botanique de Tübingen, Gottlieb Konrad Christian Storr, qui entreprit plusieurs voyages scientifiques en Suisse, «ces vallées alpestres cachées» où l’on «trouve plus qu’ailleurs la félicité répandue en abondance, où l’on aperçoit l’homme naturel dans sa forme la plus aimable et

<sup>73</sup> HENTSCHEL 2010: 27-34.

<sup>74</sup> OC II: 74.

<sup>75</sup> «Dans ma tête flottaient les bergers hospitaliers du Haut-Valais et la douce figure céleste de Julie; Vevay, Clarens et la roche stérile de Meillerie se paraient d’un certain charme qui me possédait au point que je décidai en ce moment d’émotion de visiter moi-même ce beau monde de la poésie que la vive imagination de Rousseau a pu remplir de si tendres images.» (HÖLDER 1805: 3, sq.) | Goethe parle dans ses lettres de voyage de 1779 d’une «étrange terre inconnue» «vers laquelle notre curiosité [était] depuis longtemps tendue» (GOETHE 1899: 19: 256) | «Pendant notre voyage à travers les montagnes qui entourent le bas-Valais, j’avois souvent eu envie d’entrer dans quelques-unes des maisons de paysans pour être témoin occulaire de l’économie domestique d’un peuple dont Rousseau s’est plu à décrire les mœurs.» (MOORE 1782: I: XXVIII 197).

<sup>76</sup> PLOUCQUET 1793: 7.

<sup>77</sup> «Sans conteste, le pays du Valais est une des plus étranges contrées de la Suisse.» (GRUNER 1778: I: 113).

où l'on a devant soi le modèle complet des traits primitifs» se sont révélées du plus grand intérêt scientifique<sup>78</sup>. Ainsi des voyageurs de tous horizons se sont-ils mis en route, partis la plupart du Léman en remontant le Rhône vers une population qui demeurait «au bout du monde»<sup>79</sup> comme l'affirmait le Saxon Karl Gottlob Küttner en 1786. L'excursion dans les hautes montagnes était pénible et non dépourvue de dangers<sup>80</sup> dont témoignent par exemple les lettres de voyage de Goethe en 1779<sup>81</sup>. Goethe, encore en chemin dans l'arrière-automne, «en une terre étrangère et inconnue», dans des conditions défavorables auxquelles le froid et la neige ne contribuaient pas peu, comparait son entreprise à une «descente aux enfers»<sup>82</sup>. Et après la «conclusion heureuse de l'expédition»<sup>83</sup> qui s'était terminée avec le franchissement du col de la Furka, il parlait de son voyage aventureux comme d'un «chef-d'œuvre» qui pourrait fournir les matériaux d'une «épopée»<sup>84</sup>.

<sup>78</sup> STORR 1784: I: XLVIII.

<sup>79</sup> KÜTTNER 1786: III: 16.

<sup>80</sup> «En raison de l'inconfort du voyage chez ce peuple malpropre, la nature y est moins explorée que dans la Suisse de langue allemande.» (KESSLER 1810: 235).

<sup>81</sup> Un choix révisé en a été publié en 1796 sous le titre *Briefe auf einer Reise nach dem Gotthard* comme 8<sup>e</sup> pièce des *Horen* (pages 29-94). Pour le voyage de Goethe à travers le Valais, voir KOOPMANN 2001.

<sup>82</sup> «Demain départ pour le glacier de Savoie et de là vers le Valais. S'il semble qu'ici on est broyé, ceci ressemblerait au chemin de l'enfer. Mais on connaît déjà la poésie des gens sur les canapés et dans les cabriolets. Nous sommes prêts à souffrir quelque chose et s'il est possible de venir en décembre sur le Brocken, mais les portes du Schröcknisce doivent également nous laisser passer au début de novembre.» (Goethe à Charlotte von Stein, 2 novembre 1779 - GOETHE 1889: IV: 117) | Le franchissement des montagnes de la Furka semblait également dangereux: «Je suis convaincu que quelqu'un qui, sur ce chemin, ne maîtriserait pas en quelque sorte son imagination, périrait ici de peur et d'effroi sans danger apparent.» (GOETHE 1899: XIX: 291).

<sup>83</sup> GOETHE 1899: XIX: 294.

<sup>84</sup> GOETHE 1887: 1: 105 | Dans *Tag- und Jahresheften* Goethe parle de «notre odyssée sociale» (GOETHE 1892: XXXV: 7) | Wieland témoigne de la présentation par Goethe de ses notes de voyage: «C'était [...] une véritable campagne contre tous les éléments qui s'opposaient à eux.» Christoph Martin Wieland à Johann Heinrich Merck, 16 avril 1780 (WIELAND 1992: VII/1: 277).

La plupart des voyageurs ont ressenti le Valais comme un espace autarcique<sup>85</sup>, ce que confirme Ebel dans son guide en affirmant: «De tous les côtés le Valais est entouré par les plus hautes montagnes et l'unique ouverture à niveau se trouve à l'ermitage de Saint-Maurice, si étroite que seul le Rhône y trouve place, coulant entre les parois abruptes de la Dent de Morcles et de la Dent du Midi [...].» On a l'impression «qu'ici toute la terre du Valais [est] enfermée par le pont-porte»<sup>86</sup>. Après leur entrée dans la région, les visiteurs s'accordent à décrire cette singularité. Il y a les formations rocheuses accidentées mais aussi en contraste les pentes et les versants des vallées, qui fournissent au peuple une abondance d'aliments de base. Georg Wilhelm Keßler résume en 1810 ce que beaucoup de voyageurs avaient déjà trouvé avant lui<sup>87</sup>: «La nature semble

<sup>85</sup> «Un pays qui est emprisonné de cette manière entre les hautes Alpes et se compose de plaines, de vallées élevées et de montagnes, doit nécessairement présenter une étonnante variété de scènes et de productions, ainsi qu'une disparité du climat.» (COXE 1781: I: 174) | «Les deux chaînes de montagnes qui enferment le Valais, se séparent aux *Fourches* [à la Furka] pour laisser un passage au Rhône qui y prend sa source, & de là, s'écartant fort peu, vont resserrer la partie inférieure de cette contrée entre deux murailles peu distantes & d'une hauteur énorme, qui, au-dessous de Saint-Maurice, se rapprochent tellement que le défilé est fermé par une porte de fer & gardée par un Concierge. Cet interstice, quelqu'étroit qu'il soit, est l'entrée la plus commode du Valais; le reste de son enceinte sourcilleuse en offre à peine une de plain-pied, & une fois enfermé entre ses boulevards, on n'en sort plus que par quelques affreux passages, séparés par de grandes distances.» (RAMOND DE CARBONNIÈRES 1781: II: 40-42) | «La vallée elle-même est d'une certaine manière fermée; le chemin vers la Suisse passe par la porte [près de Saint-Maurice] dont j'ai parlé plus haut et le Rhône, vers l'Italie, par le Simplon.» (KIESEWETTER 1816: I: 146).

<sup>86</sup> EBEL 1810: IV: 472.

<sup>87</sup> Autour de Martigny se trouvent de «belles pelouses et des jardins pleins d'arbres fruitiers» («BEMERKUNGEN» 1803: 456) | Il y a une «grande abondance de fruits, de beurre et de fromage» (BRIDEL 1789b: 429) | «Outre les meilleures sortes de céréales, il y a beaucoup de bons fruits, châtaignes et de mûriers; à Sion, Sierre et Grundis poussent des amandes, des figues, des grenades et d'autres beaux fruits. Sur les montagnes et dans les vallées on a abondance de bétail domestique, de gibier et de volaille; les eaux sont riches en grosses truites et autres poissons succulents. Les montagnes contiennent de

excessivement généreuse à l'égard de la population [...].»: «La vigne monte à l'assaut des montagnes à travers des roches escarpées, et cela presque d'elle-même sans entretien et sans soin. [...] Le maïs et le chanvre poussent comme dans la plus fertile terre italienne [...]. [...] Bien que personne ne consacre un travail acharné à soigner les arbres, on trouve pourtant partout des fruits admirables en abondance. Les abricots poussent presque à l'état sauvage.»<sup>88</sup> Tout ce dont les gens ont besoin pousse facilement; et comme ils sont satisfaits de peu<sup>89</sup>, ils ne manifestent aucun intérêt économique<sup>90</sup>, que cette activité soit dirigée vers l'intérieur pour leur propre ménage ou vers l'extérieur pour le commerce de denrées avec les voisins. Un voyageur parle en 1797 d'une «négligence» qui «est tout à fait étonnante et [se manifeste] clairement dans toutes leurs actions». «Leur paresse et leur indolence est si grande qu'elle provoque une saleté qui ne se remarque pas seulement à l'intérieur de leur maison, mais aussi dans leur apparence

l'or et de nombreux autres métaux [...].» (HÖLDER 1803: 1: 78) | «Tel est le Valais & le mur formidable qui l'environne. Isolé., & réunissant dans son enceinte tout ce que la nature n'accorde ordinairement qu'à des climats divers, il sembloit destiné à se suffire à lui-même; [...].» (RAMOND DE CARBONNIÈRES 1781: II: 48).

<sup>88</sup> KEBLER 1810: 236.

<sup>89</sup> «Ils ne connaissent en outre pas de superflu au delà de celui qui est en leur pouvoir; ils sont heureux parce qu'ils peuvent obtenir avec peu d'efforts ce qu'ils veulent.» (BOURRIT 1775: 111) | «Comme ils n'ont que peu de besoins, & qu'ils sont contens des dons spontanées de la Nature, ils jouissent de ses biens sans s'inquiéter beaucoup de les augmenter.» (COXE 1790: 1: XXXV: 423) | «Aucun objet de luxe des temps modernes n'a pas encore pénétré, pas même le *café*, qui sinon s'insinue partout ailleurs.» (BRIDEL 1789a: 429) | «Les Vallaisans menent une vie dure & frugale. Ils ignorent nos besoins factices, [...] » (ROBERT 1789: II: 272) | «Friandise dans les mets de même que faste sont encore tout à fait inconnus des Valaisans.» (BERKENHEIM 1797: 136) | «Ils sont très sobres, boivent peu de vin et se nourrissent de salaison , de légumes et de laitages mais surtout de fromage fondu sur la braise.» (HÖLDER 1803: 80, sq.).

<sup>90</sup> «Selon une remarque ancienne, les habitants des pays les plus beaux et les plus fertiles de l'Europe sont précisément les plus indolents, les plus malpropres et les plus misérables! Le Valais en fait incontestablement partie car la nature en a fait un magnifique pays.» (KÜTTNER 1786: III: 47).

extérieure [...].»<sup>91</sup> Les gens vivaient dans des logements simples et ne connaissaient aucun luxe<sup>92</sup>. Dans le *Schweizerisches Museum* de 1789, Philippe Sirice Bridel décrit le montagnard valaisan comme un sauvage habillé «en peaux de chèvre»: «Nulle part, je n'ai vu, pour la phisyonomie, l'habillement et pour l'ignorance la plus crasse de tout ce qui ne concerne pas leur travail de vacher, des gens si différents de tous les citadins et si proches de la nature que ces bergers valaisans. Non qu'ils soient simplement bornés à l'instinct – puis-je dire – mais leur raison, appliquée seulement à un petit nombre d'événements et de circonstances, ressemble à celle d'un enfant qui commence à marcher et à qui il manque une grande partie du développement pour être un humain.»<sup>93</sup> En même temps il avait éprouvé chez eux l'hospitalité et la chaleur que Rousseau avait déjà remarquée<sup>94</sup>: ils «accueillent cordialement les rares curieux et

<sup>91</sup> BERKENHEIM 1797: 136, sq. | Les voyageurs ne cessent de critiquer l'inertie et la malpropreté des Valaisans: «Le bas peuple est ici d'une mal-propreté inconcevable.» (COXE 1790: 1: XXXIV: 411) | «A peine entre-t-on [après Loèche], qu'on s'écarte parce que c'est sale partout [...].» (GOETHE, 1899: XIX: 274) | Hölder parle de l'«innocence sale» des Valaisans (HÖLDER 1805: 37) | «Plus crasseux, dégoûtant et indolent que les Valaisans, un peuple ne peut probablement pas l'être [...].» (KIESEWETTER 1816: 144) | «Le premier trait de leur caractère est leur flegme, leur indolente et paresseuse indifférence en tout ce qui touche aussi bien les jouissances que les facilités et le confort de la vie.» (GRUNER 1778: 217) | «[...] en particulier leur inertie se révèle surtout dans la partie sud et ouest où le climat plus chaud et la fertilité du sol peuvent beaucoup y contribuer.» (HÖLDER 1803: 75).

<sup>92</sup> «Ce sont [les maisons du Valais] des morceaux de mur, construits de mauvaises pierres assemblées; certaines baraques ont un toit à jour; tout est complètement noir de fumée: de petites niches, dans lesquelles on ne peut entrer debout tant elles sont basses, servent d'étable aux bovins endurcis; leurs lits sont de paille et de feuilles et ceux qui se couvrent encore d'une grossière couverture sont traités de femmelettes. Ils ne connaissent pas le pain et le vin tant qu'ils vivent ici; ils se nourrissent uniquement de lait sucré ou aigre, outre de petit-lait, dans lequel quelque viande de chèvre est mise en morceaux.» (BRIDEL 1789a: 412, sq.).

<sup>93</sup> BRIDEL 1789a: 413.

<sup>94</sup> «Nous avons été accueillis avec cette manière ouverte et la bonté empesée qui fait oublier toutes ses peines au voyageur.» (BOURRIT 1775: 102) | «Ils sont de plus francs, généreux et hospitaliers, et ce trait de caractère se renforce

les voyageurs qui les visitent, et ils leur offrent avec empressement tout ce qu'ils ont et qui consiste vraiment en très peu de choses; mais ils ne s'affligen pas non plus de n'avoir pas plus à offrir, parce qu'ils ne connaissent rien d'autre; et il leur semblera que ce qui est suffisant pour une personne le sera également pour toute autre.»<sup>95</sup>

Tous les auteurs n'opposent pas le Haut et le Bas-Valais aussi nettement que Rousseau. Et pourtant, lorsque les voyageurs s'arrêtaient à l'ouest de Sion, il ressort de leurs récits qu'ils se plaignent de la chaleur qui s'élève dans les hautes vallées et qui rend les gens encore plus léthargiques<sup>96</sup>. Du point de vue des étrangers, ce climat avait non seulement influencé les habitudes des Valaisans, leur saleté et leur inertie, mais aussi apporté dans les vallées du Bas-Valais le crétinisme se propageant avec la chaleur humide mais souvent aussi à la faveur du manque d'hygiène<sup>97</sup>. On ne savait pas encore que les déformations dues au goitre et le retard mental étaient dus à un

plus on pénètre dans le pays.» (GRUNER 1778: 217) | «Qui ne voudrait échanger avec eux, bonnes gens simples, dont les vertus de charité désintéressée, d'honnêteté et d'hospitalité ne sont pas encore devenues étrangères.» (HÖLDER 1803: 80).

<sup>95</sup> BRIDEL 1789a: 413.

<sup>96</sup> Pour Friederike Brun «dans le Valais, les habitants de la montagne et de la vallée [sont] deux races humaines totalement différentes» (BRUN 1806: I: 314) | «Haut et Bas-Valais sont habités par deux peuples totalement différents.» (MEYER 1818: I: 335).

<sup>97</sup> «Vous ne devez toutefois pas croire, comme certains voyageurs, que presque chaque Valaisan est goitreux et qu'on trouve un crétin dans toutes les trois ou quatre maisons. La malpropreté extérieure, la négligence et la paresse qu'on rencontre dans la plus grande partie de cette population n'y peut pas contribuer pour peu.» (KÜTTNER 1786: III: 44, sq.) | «Avec ces causes [de crétinisme] de natures différentes vient concourir la mal-propreté extrême dans laquelle croupissent les Vallaisans; mal-propreté qui blesse les yeux, infecte l'air, & porte avec soi le dégoût, dans les villes, dans les campagnes, dans l'intérieur des maisons.» (ROBERT 1789: I: 279) | «De cinq à six heures au-dessus de Sion jusqu'au-dessous de Martigny la chaleur étouffante peut se changer soudainement en un froid vif dans une atmosphère humide permanente. Ce climat détruit les adultes et estropie les enfants ou fait végéter les dits crétins, véritables chancres parmi la population.» (KEBLER 1810: 236, sq.).

manque d'iode dans le sol de ces vallées valaisannes<sup>98</sup>. Ces malades semblaient représentatifs de cet environnement vital très différent car il en est question dans presque tous les récits de voyage<sup>99</sup>. Christian Gottlieb Hölder raconte même en 1801 qu'«il n'y a pas si longtemps un couple de ces malheureux a été exposé à Paris pour de l'argent» et présenté comme «une race tout à fait spéciale venue des profondeurs de l'Afrique.»<sup>100</sup>

Les voyageurs qui arrivaient jusque dans le Haut-Valais ne confirment pas seulement l'opinion de Rousseau sur l'hospitalité désintéressée des gens, mais là ils ne trouvaient plus la saleté et les infirmités de ceux qui vivaient dans la partie inférieure<sup>101</sup>. Le guide de voyage d'Ebel déclare ainsi: «Les *Haut-Valaisans* sont une nation alpestre libre et puissante, qui se caractérise par la modération, la plus haute simplicité morale, la frugalité, la bonhomie, l'hospitalité et la décence.» Tout à fait dans l'esprit de Rousseau, Ebel précise: «Le voyageur ne doit pas rencontrer ni espérer observer ces caractéristiques sur la route habituelle mais dans les vallées latérales.»<sup>102</sup>

Christian Gottlieb Hölder, marchant sur les traces de Rousseau, a déjà rencontré à Loèche un «monde naturel féérique» et il justifie ce changement dans la nature humaine par un environnement modifié, se rangeant ainsi à l'avis de son admiré prédécesseur: ici les «espaces de libre circulation de l'air», là-bas les «incandescents rochers de la profonde vallée

<sup>98</sup> Voir ECKERMANN 1790 et MERKE 1971: 216-240 en particulier.

<sup>99</sup> Friederike Brun écrit qu'il allait de soi pour les voyageurs en Valais d'aller «faire la chasse aux crétins» (BRUN 1806: I: 313); voir aussi COXE 1781: I: 176-182; BERKENHEIM 1797: 137-144; GIRTANNER 1800: I: 139-142; MUSSET-PATHAY 1800: 91-100; «BEMERKUNGEN» 1803: 461; KIESEWETTER 1816: 144, sq. et MEYER 1818: 1: 325.

<sup>100</sup> HÖLDER 1803: 77.

<sup>101</sup> «Les Bas-Valaisans ne possèdent ni l'énergie ni les qualités nécessaires, bien qu'ils s'occupent d'économie alpestre et d'agriculture, mais ils sont extrêmement paresseux, négligents et négligés, et ont été les sujets des Haut-Valaisans et de l'évêque. Aucune assiduité pour l'art n'a jusqu'à présent fait son chemin au Valais.» (EBEL 1810: IV: 475).

<sup>102</sup> EBEL 1810: IV: 474.

du Rhône»<sup>103</sup> privant les hommes d'un bon air pour respirer. Hölder adopte ainsi le point de vue stéréotypé depuis le poème sur les Alpes de Haller que c'est seulement sur les montagnes, loin des sentiers principaux, que pouvait encore se trouver «la piste fabuleuse de l'âge d'or»<sup>104</sup>.

Si dans un premier temps, le poème *Les Alpes* de Haller à la main, l'on avait cherché et trouvé les «élèves de la nature»<sup>105</sup> dans l'Oberland bernois facilement accessible<sup>106</sup>, après la découverte de la vallée de Chamonix, Bourrit<sup>107</sup> et de Saussure<sup>108</sup> avaient décrit la région comme «une espece de Paradis terrestre»<sup>109</sup> et attiré de la sorte les étrangers. Mais avant même la fin du siècle, de nombreux voyageurs amoureux de la nature avaient remarqué qu'une industrie touristique avait commencé à s'établir. La nature se commercialisait et le mode de vie patriarchal recherché se célébrait de plus en plus comme art populaire.

Rien de tout cela n'a eu lieu dans le Valais jusque bien avant dans le XIX<sup>e</sup> siècle. Les «mœurs simples»<sup>110</sup> du peuple dont parle le Saint-Preux de Rousseau étaient toujours les mêmes cinquante ans plus tard. Le voyageur Berkenheim peut ainsi assurer en 1797: «Quant aux habitants de ce pays, on y rencontre cette innocence des mœurs qui était autrefois la caractéristique de toute la Suisse. Ici, le luxe n'a pas fait de progrès, ici, on trouve encore des traces des coutumes et habitudes anciennes, simples et souvent chantées [...].»<sup>111</sup>

Ainsi, en 1816, le voyageur Henry Meyer trouve encore dans la vallée de Viège une petite population qui, «à l'écart du monde et en sûreté derrière ses murs de haute montagne», passe «ses jours dans une paix profonde.» Elle «ne connaît pas de

<sup>103</sup> HÖLDER 1805: 57, sq.

<sup>104</sup> HÖLDER 1805: 61.

<sup>105</sup> HALLER 1882: 22.

<sup>106</sup> HENTSCHE 1998: 183-191.

<sup>107</sup> BOURRIT 1775.

<sup>108</sup> SAUSSURE 1781-1787.

<sup>109</sup> SAUSSURE 1780: II: 233.

<sup>110</sup> *Julie*, I, 23, OC II: 83.

<sup>111</sup> BERKENHEIM 1797: 136.

distinction de classes et aucun genre de luxe [...] et ne s'occupe que d'agriculture et de ses troupeaux. Elle se donne à elle-même ses lois et elle les observe très consciencieusement. Avocats et notaires y sont des réalités totalement inconnues. Tous les contrats, de quelque nature qu'ils puissent être, sont gravés sur du bois; et certifier des engagements d'achat, de vente et d'autres transactions ne nécessite chez eux aucun autre élément de preuve que ces grossières gravures sur bois. [...] L'étranger est vivement touché par la gentillesse et l'hospitalité avec laquelle il est reçu ici. Dès qu'il se montre dans la vallée et s'attarde quelque part, tous les voisins apportent immédiatement du lait, de la crème, du pain, des fruits, du fromage, etc., et offrent de la manière la plus généreuse tout ce qu'ils ont. La probité et l'honnêteté sont vraiment à leur place ici; les serrures de portes sont complètement inconnues, ni de jour ni de nuit la sécurité n'est dérangée par aucun voleur et tout ce que contient un bâtiment est suffisamment protégé par un loquet. En même temps les gens sont très actifs et ne connaissent pas la pauvreté; le malheureux est pris en charge, mais le paresseux est chassé; tout vit dans une médiocrité dorée. Surtout, les mœurs du peuple sont douces et pures; on trouve ici une nature simple et intacte, combinée avec un bon caractère, une vie patriarcale, qui rappelle l'innocence du premier âge du monde.»<sup>112</sup>

Tous les voyageurs qui ont pénétré dans les vallées latérales éloignées du Haut-Valais s'expriment avec le même enthousiasme<sup>113</sup>, y rencontrant comme Hölder des «hommes de la

<sup>112</sup> MEYER 1818: 1: 331, sq.

<sup>113</sup> «Une chose que je crois remarquer partout: plus on passe de la route principale et de la plus grande industrie humaine, plus les hommes sont bornés, coupés et confinés aux nécessités premières de la vie par les montagnes, plus ils se nourrissent simplement, lentement et de produits invariables; je les ai trouvés d'autant meilleurs, complaisants, aimables, désintéressés, hospitaliers dans leur dénuement.» (GOETHE 1899: XIX: 273) | «Il y a encore au Valais des vallées entières qui ne connaissent ni l'écriture ni le pain.» (GIRTANNER 1800: 188) | «Les Vallaisans sont justement loués par cette simplicité antique de mœurs, dont le tableau a été présenté d'une manière si touchante par M. Rousseau. Mais c'est dans les parties reculées du

nature» avec leur «morale pure et douce»<sup>114</sup>; tombant donc sur un mode de vie qui jette «encore au moins une ombre de simplicité et d'innocence», «milieu au sein duquel les premiers peuples ont coulé leur vie si sereinement et calmement»<sup>115</sup>, ainsi que Wilhelm Gottfried Ploucquet l'a formulé.

De telles déclarations indiquent assez que ces auteurs dépassaient le rapport objectif de ce qu'ils observaient. L'état intermédiaire entre nature et culture dans lequel se trouvaient encore les Valaisans a fourni aux voyageurs une comparaison avec leur propre mode de vie le plus souvent donné comme éloigné de la nature. Ils avaient recherché ces «nobles sauvages»<sup>116</sup> et se voyaient maintenant invités à prendre position sur les thèses de Rousseau critiquant la civilisation<sup>117</sup>. Les visiteurs tels Christoph Meiners ou l'Anglais William Coxe, qui n'étaient pas dans cette disposition d'esprit, voyaient surtout l'ignorance et la paresse,

Vallais, dans le sein des montagnes, & dans les districts écartés des routes, des lieux où l'argent circule, & séparées, en quelque sorte, du reste de l'univers, qu'on retrouve, d'une manière plus marquée, cette candeur, ces mœurs hospitalières dont il a fait une peinture si attrayante.» (ROBERT 1789: II: 266-267) | «C'est dans les vallées méridionales, dans ces retraites où les Voyageurs ont peu pénétré, qu'il faut chercher cette simplicité, ces mœurs patriarchales, qui ont fourni au peintre de Julie l'un de ses plus touchans tableaux.» (RAMOND DE CARBONNIÈRES 1781: II: 62).

<sup>114</sup> HÖLDER 1805: 98.

<sup>115</sup> PLOUCQUET 1793: 7.

<sup>116</sup> Sur la notion de «nobles sauvages» voir BITTERLI 1991.

<sup>117</sup> «Indubitablement, c'est là que l'âme tendre de Rousseau a ressenti sa belle émotion; qu'il a trouvé les couleurs dans lesquelles il a trempé son pinceau pour illustrer avec tant de délicatesse et de puissance la nature de cette terre et les vertus simples et expressives de ses habitants; car cette nature et ces hommes qu'on trouve dans les peintures pleines de sentiment de Saint-Preux, la première entièrement, la seconde au moins en partie, n'existent plus maintenant dans la réalité.» (HÖLDER 1805: 81, sq.) | «[...] on doit avoir beaucoup de sensibilité pour les beautés de la nature et la simplicité des coutumes campagnardes restées intactes, on doit y mettre plus que de l'intérêt et un cœur épuisé et vide; sinon on n'apprend jamais cette pure convoitise, ce vif plaisir dont l'amoureux de Julie livre une vision si ravissante [...]» («REISE IN DIE SCHWEIZ» 1787: 38, sq.) | «On doit voir combien l'homme a besoin de peu pour vivre, être joyeux et satisfait, pour mettre des limites à l'insatiabilité de ses penchants, de ses vœux et de ses passions» (GRASS 1797: 155).

en fin de compte un retard de développement que, contrairement à Rousseau, ils ne pouvaient que déplorer<sup>118</sup>. Coxe, qui avait en vain cherché à voir des manufactures, jugeait que les Valaisans «quant aux connaissances & aux lumières, comme étant de quelques siècles en arrière, comparé aux autres Suisses, qui sont certainement une nation très-éclairée.»<sup>119</sup>. Meiners compare les Valaisans avec des Hottentots, des Kalmouks et des Nègres. Pour lui, «l'absence frappante de culture [...] [est] une conséquence de l'inertie, qui est presque toujours associée à la barbarie et à l'absence des Lumières»<sup>120</sup>.

Le préjugé avec lequel on aborde l'inconnu est décisif pour l'appréciation que l'on porte sur lui. Même les voyageurs venus en se préoccupant de la saleté et se demandant si les Valaisans avaient les qualités nécessaires pour offrir une option à la vie bourgeoise chez eux, défendaient l'image que Rousseau avait peinte avec de si vives couleurs, parce qu'ils avaient adopté une position critique face à la civilisation. Hölder cherche dans ce contexte à lier conversation avec l'auteur de *La Nouvelle Héloïse*:

<sup>118</sup> «Dans les superbes lettres de *La Nouvelle Héloïse*, où Saint-Preux raconte sa randonnée dans le Haut-Valais, vous trouverez une peinture complète et fidèle de ce pays beau et divers. En ce qui concerne la vérité de son dessin des mœurs des gens qu'il donne dans la même lettre, j'y ai séjourné bien trop peu de temps pour pouvoir en être juge. Mais autant que j'aie eu l'occasion de faire des observations et des recherches, telle est la peinture, tels peuvent aussi se trouver certains traits, dans l'ensemble elle est manifestement forcée.» (COXE 1781: 1: 175, sq.) | «[...] nulle part je n'ai trouvé cette population dont Rousseau donne une si belle description dans son Héloïse. Il est vrai que je n'ai pas vu cette contrée située entre les deux [entre le Bas-Valais et la Vallée de Chamonix] où tout est censé être meilleur; je ne suis pas non plus allé dans les vallées isolées où conduit à peine une route et dont Rousseau écrit surtout si magnifiquement; mais je peux difficilement me persuader que dans un si petit pays il y ait une différence si frappante entre les habitants.» (KÜTTNER 1786: III: 45) | «Si peu de temps que je me sois trouvé parmi eux, j'ai trouvé en général les Valaisans très laids, désagréables et repoussants et il m'est impossible d'accepter l'opinion que porte à leur sujet le Saint-Preux de Rousseau. Les villages situés dans le Haut-Valais sont aussi très laids, sales et enfumés.» (WITTE 1810: 514).

<sup>119</sup> COXE 1790: I: XXXV: 422-423.

<sup>120</sup> MEINERS 1785: II: 244, 247 et 249, sq.



Dessin et gravure de Johann Heinrich Lips (1758-1817) - © ZB Graph. Slg (GSM)

«O Rousseau, doux rêveur ! quel monument magnifique t'es-tu donné ainsi qu'aux habitants du Valais ! Et même si ton imagination fertile a dépassé ton jugement plus froid et que le temps fait pâlir les couleurs qui autrefois charmait ton œil spirituel, le fondement de ton texte était pourtant et reste toujours vrai et je suis assez heureux pour reconnaître tes gens.»<sup>121</sup> La réponse à la question fondamentale de savoir si le texte correspondait à la vérité s'accompagnait d'une prise de position pour ou contre le progrès bourgeois. Le sympathisant de Rousseau Aloys Wilhelm Schreiber avait rédigé en 1793 un essai intitulé *Sur le souhait de vivre selon la Nature à un niveau inférieur* où il formule rhétoriquement la question: «Et quiconque, condamné par son destin à traiter avec des gens livresques

<sup>121</sup> HÖLDER 1805: 96 | «Certains il est vrai l'accusent d'avoir peint trop en beauté. Il me semble seulement qu'ici comme surtout dans les jugements sur les beautés de la nature beaucoup dépend de la sensation; et là-dessus on ne peut pas disputer. Les descriptions immortelles de Rousseau sont vraies pour tous ceux qui ont un cœur comme l'était le sien; et les autres – qu'ils détournent les yeux au lieu de jeter de la boue sur lui comme des enfants espiègles.» (PLOUCQUET 1793: 20, sq.).

et des poupées de cour, dont le cœur est resté insatisfait des plaisirs insipides du grand monde, de la sensation apprise du jeu artificiel, celui-là n'a-t-il pas un instant, des heures, des jours, rêvé d'être un enfant intact de la nature?»<sup>122</sup>

Rousseau avait rendu attentif à l'existence d'un tel groupe originel au milieu même de l'Europe, dont le grand avantage était qu'ils pouvaient être atteints bien plus rapidement que toute autre peuplade géographiquement repérable et s'offrir en miroir aux peuples civilisés de l'Europe.

L'écrivain est ainsi parvenu à ce que les amateurs de nature voyagent davantage dans le Valais, non pour y vivre, car ils ne voulaient assurément plus renoncer aux agréments qu'ils s'étaient acquis, mais pour voir ce merveilleux monde sous-développé et en témoigner. Avec la prise de conscience croissante du Valais à l'étranger et avec le trafic touristique désormais lancé, Rousseau avait réussi – bien contre son gré – à faire en sorte que cet espace de refuge dans le contact culturel perde progressivement son caractère autonome. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Ebel pouvait encore inclure dans son guide des villages valaisans pratiquement inconnus à l'écart des sentiers touristiques<sup>123</sup>. Mais déjà quelques années auparavant, l'avocat et naturaliste alsacien Ramond de Carbonnières faisait espérer qu'existent encore «ces vertus primitives, qui ont fui devant nos lumières»; et que si elles avaient trouvé en Valais leur «dernier asyle», elles devraient bientôt l'abandonner aussi: «[...] car c'est fait de l'innocence que l'on commence à remarquer.»<sup>124</sup>

<sup>122</sup> SCHREIBER 1793: 111.

<sup>123</sup> Il cite par exemple la vallée d'Einfisch (Val d'Anniviers): «La vallée n'est pas visitée et est donc encore très imparfaitement connue.» (EBEL 1809: II: 480). Ailleurs Ebel écrit explicitement: «Les *Haut-Valaisans* sont une nation alpine libre et puissante, qui se caractérise par la modération, des coutumes d'une extrême simplicité, la frugalité, la bonhomie, l'hospitalité et la loyauté. Ces principes, le voyageur ne les trouve pas sur la grande route habituelle mais peut espérer les observer dans les vallées latérales.» (EBEL 1810: IV: 474).

<sup>124</sup> RAMOND DE CARBONNIÈRES 1781: II: 62-63.

«Ô pussé-je vivre ici dans sa hutte [...].»<sup>125</sup>  
L'Ile de Saint-Pierre



«Vûe de Cerlier [Erlach], et du Lac de Bienne. /  
deßiné et gravé par J. L. Aberli avec Privilége.» - © MRM / Agence Martienne

L'impact considérable de Rousseau se signale par la visite fréquente non seulement des théâtres d'action des héros de ses romans, mais aussi de ses propres lieux de séjour. Grâce à ses nombreux textes autobiographiques, les lecteurs de son œuvre étaient bien informés de sa vie mouvementée. Ses *Confessions* ont témoigné de ses luttes intérieures mais aussi des querelles portées sur la place publique qu'il avait menées contre les contemporains prétendument mal intentionnés et qui ne le comprenaient pas. Après avoir été forcé de quitter Paris et Môtiers, il était arrivé sur terre bernoise et s'était installé temporairement sur l'Ile de Saint-Pierre sur le lac de Bienne.

<sup>125</sup> PLATEN 1910: I: 229.

Les *Confessions*<sup>126</sup> comme les *Rêveries du promeneur solitaire* décrivent en détail ce séjour qui n'a duré que du 9 septembre au 25 octobre 1765 environ. L'île qui, avant le passage de Rousseau, accueillait rarement un visiteur, fut pour lui une habitation telle qu'aucune jusqu'alors ne l'avait rendu «si véritablement heureux»<sup>127</sup>. Afin d'expliquer adéquatement pourquoi cette satisfaction pouvait justement se présenter sur cette île, il donne à ses lecteurs un aperçu détaillé de la vie qu'il y menait. Il se consacra avec une grande «ferveur de Botanique»<sup>128</sup> à la nature. Les livres restèrent emballés. Dans ses heures de loisir, il participa aux récoltes, fit de longues promenades ou prit une barque qu'il laissait dériver pendant des heures sur le lac.

En dépit du peu de temps que Rousseau a passé à l'Île de Saint-Pierre, le site a rapidement gagné le prestige d'un lieu de pèlerinage. Tous les endroits prenaient sens par le séjour de Rousseau, témoignages permanents de son existence passée<sup>129</sup>. La visite de l'île était devenue un acte sacré<sup>130</sup>. Friederike Brun fait explicitement de son *Voyage à l'île de Saint-Pierre sur le lac de Bienne* un «pèlerinage»: «J'ai gravi le cœur battant la colline de l'île et erré sur des sentiers étroits ombragés d'une chênaie magnifique. Comme tout cela m'émouvait! Ces hauts dômes d'ombre écrasants sous lesquels Il marchait en méditant, cette pelouse constellée de fleurs, petit monde dans lequel assurément même la plus petite plante ne

<sup>126</sup> *Confessions*, OC I: 636-654.

<sup>127</sup> *Rêveries*, OC I: 1040-1049, ici: 1040.

<sup>128</sup> OC I: 1042.

<sup>129</sup> «On recherche volontiers sur cette île les traces de ce grand homme [...]; on s'assied volontiers avec lui sur la plage lorsque le jour baisse et l'on partage ses sentiments.» (BRIDEL 1789a: 319).

<sup>130</sup> «Nous avons débarqué. Mes genoux tremblaient. [...] sur la première pierre je me suis agenouillé involontairement et j'ai baisé la terre.» «J'ai vu tout cela avec la dévotion et la joie dont un bon catholique considère les reliques les plus rares. [...] Après avoir regardé, touché et embrassé pendant environ une demi-heure toutes ces choses saintes [...], j'ai demandé de l'encre et une plume afin d'écrire, dans ces moments qui me sont les plus sacrés, aux cœurs qui me sont les plus sacrés dans mon pays.» (BAGGESEN 1795: 18 et 21, sq.).

Lui était pas étrangère; les troupes d'oiseaux gazouillant en chœur leur chant de printemps sans être troublés et voltigeant tout près de moi, comme autrefois autour de Lui, attirés par son âme aimante. J'ai cherché l'endroit qu'il préférait, la pointe de l'île [...].» L'excitation qui s'est emparée des voyageurs là où ils croyaient voir «l'ombre de Rousseau»<sup>131</sup> n'est compréhensible que si ce phénomène est vu comme une preuve du formidable pouvoir de Rousseau dont la vie et l'œuvre sont inséparables. Pour de nombreux contemporains, Rousseau fut principalement le malheureux qui, incompris de ses contemporains, n'avait récolté que haine pour les maximes qu'il avait formulées et partiellement mises en pratique.

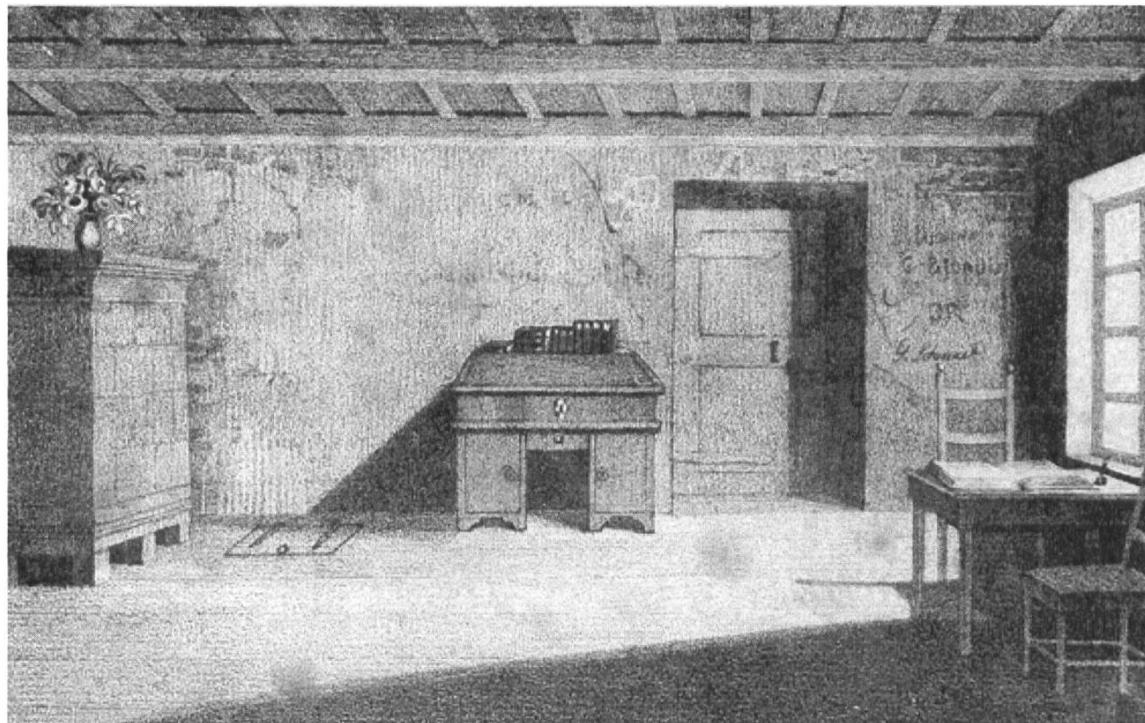
L'homme des Lumières d'Allemagne du Nord Gerhard Anton von Halem plaçait Rousseau sur le même pied que les fondateurs de la Confédération. Lors de son voyage de 1789 qui l'a conduit à Paris en pleine révolution, il vante «les plus silencieuses mais non moins ambitieuses réalisations du sage qui a semé les graines pour l'éternité, sans craindre de les voir germer un jour – mais est-ce que je balbutie? Une grande nation lui rend aujourd'hui hommage et prend son livre comme son Codex de la Liberté»<sup>132</sup>.

La diversité des possibilités d'accueil que ménageaient la vie et l'œuvre de Rousseau explique que des personnes aussi éloignées politiquement que la conservatrice Friederike Brun et le sympathisant de la Révolution von Halem aient pu décrire leur visite à l'Île de Saint-Pierre à peu près de la même manière. «Tout au long de la journée jusqu'à ce que la nuit tombe, j'ai erré sur cette île bénie; dans chaque buisson secret, sur chaque cap qui se prolonge dans le lac, j'ai rencontré l'ombre du Sage; je l'ai vu le Linné à la main scrutant les plantes; je l'ai vu s'allonger sur la rive parmi les vagues déferlantes et s'assoupir à leur bruit; je l'ai vu sur un petit canot donnant son prix aux flots, faisant une offrande à la déesse *Farniente*; et j'ai compris

<sup>131</sup> BRUN 1799b: 332.

<sup>132</sup> GROSSE 1791: I, 1: 84.

que ce fut le séjour, comme il l'a assuré, dont il s'était séparé le plus à contrecœur.»<sup>133</sup>



La «CHAMBRE DE J.J. ROUSSEAU» à l'Île de Saint-Pierre  
 © MRM / Agence Martienne

Comme Brun et von Halem, des pèlerins affluèrent par milliers sur l'île<sup>134</sup>; la demeure de Rousseau constituait une attraction spéciale qui devint bientôt une «chapelle de pèlerinage»<sup>135</sup>. C'était un logement simple, dont le centre était une chambre ressemblant à un «logis ordinaire de paysan»<sup>136</sup>. Les murs étaient couverts de signatures de visiteurs; il n'y avait plus grand chose qui en rappelât l'occupant. Quant aux reliques – le rêve de chaque pèlerin –, c'est à peine s'il en subsistait. Mais cela ne supprimait pas le souvenir emphatique ni l'éloge du lieu. En 1819 encore, Ludwig Starklof était d'avis que l'endroit

<sup>133</sup> GROSSE 1791: I, 2: 86.

<sup>134</sup> Une «sorte de cabaret» fut bientôt installé où – comme l'écrit Eichholz – «on trouve tout ce qui peut servir à l'entretien et au confort» (EICHHOLZ 1812: 182).

<sup>135</sup> MATTHISSON 1825c: 325.

<sup>136</sup> EICHHOLZ 1812: 183 | Platen trouva «une salle assez minable, avec une vue magnifique sur le lac» (PLATEN 1896: 609).

devait devenir «un sanctuaire pour chaque personne instruite et sensible». Lui-même ne se tenait «pas sans émotion [...] entre les quatre murs simples qui avaient été autrefois l'appartement de Rousseau». J'ai écrit «de son encier, comme on me l'a dit – quelle source de courant spirituel – mon nom dans le livre, où d'innombrables pèlerins de ce lieu saint avaient marqué le leur»<sup>137</sup>.

Tous les voyageurs visitant l'Île de Saint-Pierre pouvaient caresser l'espoir d'être capturés par l'aura du grand philosophe. Ils lui donnaient la consécration du surnaturel, espérant ainsi le rendre immortel. Parmi les nombreux lieux de résidence et de refuge de Rousseau, l'île a été l'un des sites de pèlerinage les plus populaires. Cela est principalement dû au fait que Rousseau y a mené pendant près de deux mois une vie correspondant complètement aux maximes philosophiques qu'il proclamait. Loin de la civilisation urbaine, entouré de gens simples, libéré pour une courte période des contraintes sociales, il était en harmonie avec la nature et se retrouvait lui-même.

De la description de cette condition, Rousseau tire une constatation générale dans la *Cinquième promenade* des *Rêveries*: «Tout est dans un flux continu sur la terre [...] nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent et changent nécessairement comme elles. [...] A peine est-il dans nos plus vives jouissances un instant où le cœur puisse véritablement nous dire: *Je voudrois que cet instant durât toujours*; et comment peut-on appeler bonheur un état fugitif qui nous laisse encor le cœur inquiet et vuide, qui nous fait regreter quelque chose avant, ou désirer encor quelque chose après?»<sup>138</sup> Rousseau oppose à la «vie active» des hommes «dont leurs besoins toujours renaissent leurs [sic] prescrivent le devoir»<sup>139</sup> une existence dans l'auto-découverte autorisée par la contemplation non perturbée. C'est «l'occupation délicieuse et nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté.»<sup>140</sup>.

<sup>137</sup> STARKLOF 1819: 26-27, sq.

<sup>138</sup> *Rêveries*, *OC* I: 1046.

<sup>139</sup> *OC* I: 1047.

<sup>140</sup> *OC* I: 1042.

Ainsi ce site biographique de l'Ile de Saint-Pierre devient-il une enclave au sein de la civilisation proto-moderne: «elle est [...] singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire [...] intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le roulement des torrens qui tombent de la montagne.»<sup>141</sup>

Même si la connaissance de la *Cinquième promenade* par la plupart des voyageurs peut être présumée<sup>142</sup>, l'unanimité avec laquelle les pensées de Rousseau ont été suivies<sup>143</sup> reste surprenante – et cela à double titre. En premier lieu, par rapport à sa propre impression de l'île, on confirmait la description qu'il en donnait; d'autre part, on essayait de profiter du court séjour à distance de l'agitation et des distractions de la société pour se trouver soi-même comme l'avait fait le grand modèle. Ainsi, le poète dano-allemand Jens Baggesen confirme la «beauté naturelle du petit Pathmos où, dans le silence de ses rêves éthérés,

<sup>141</sup> *OC* I: 1040.

<sup>142</sup> «J'ai tiré les *Rêveries* de Rousseau de ma poche et j'ai lu sa description séduisante de cet Elysée et de la vie qu'il y a menée, avec une empathie qu'on peut facilement s'imaginer.» (BAGGESEN 1795: 23) | «De bonne heure [...] j'avais relu la cinquième Promenade qui se trouve dans le deuxième volume des *Confessions* de Rousseau et je vous demande, cher ami, de la relire également. C'est un rêve, si vous voulez, un rêve de félicité, qui ne saurait durer!» (KÜTTNER 1786: III: 182) | «Je ne peux m'éloigner de cette île, sans citer ici la belle description que Rousseau lui-même en a esquissée; chaque voyageur aura plaisir à la lire sur place et à la comparer avec le site.» (BRIDEL 1789a: 324) | «Nous avons lu la description que *Rousseau* a faite de l'île avec un double intérêt, à nouveau sur place, et nous avons suivi les traces de cet homme remarquable, qui a marqué si profondément son époque [...].» (MATTHISSION 1825c: 325) | «Parfois je m'assieds sur la rive ombragée et relis un passage des œuvres de Rousseau [...].» (EICHHOLZ 1812: 191).

<sup>143</sup> «Je voudrais souvent pleurer en considérant les efforts laborieux avec lesquels les hommes poursuivent le plaisir et le bonheur sans jamais réussir à les atteindre; au lieu de s'en tenir à la jouissance tranquille et réelle que leur offre la nature au cœur de la simplicité, comme ils cherchent à se tromper par des plaisirs imaginaires.» (PLOUCQUET 1793: 110).

J.J. Rousseau oublie l'agitation du monde», pour ajouter: «Malheur au cœur qui devant un tel spectacle ne lâche pas au moins pour un instant toute sa tristesse!»<sup>144</sup> Rousseau avait visiblement touché la sensibilité de nombreux contemporains car la nostalgie d'une existence non aliénée et orientée vers la nature s'exprimait encore et toujours, quand bien même beaucoup de voyageurs, conscients de leurs obligations civiles, n'effectuaient qu'une brève halte<sup>145</sup>.

Küttner, guidé par sa lecture des *Promenades*, a donné une présentation tout à fait concrète de l'existence insulaire souhaitée: «Et pourtant – n'y passer qu'un seul été – avec des gens que je ferais venir de divers endroits et que je réunirais là, un été avec vous, avec vous dans ce séjour paradisiaque ! séparé de tout le monde, habiter une partie de cette jolie maison, se retrouver tôt, parcourir cette île, dans la gratitude et le sentiment de Dieu, et des rivages du lac voir au loin de tous les côtés le pays incroyablement beau; ensuite, en alternance, travail champêtre de lecture et d'écriture, puis réunion à nouveau, pour lire sur chaque visage qu'on est heureux, et dans chaque veine, qu'on sent et qu'on rend grâce à Dieu ! Le matin, avant que la grande chaleur n'arrive, traverser la prairie aux mille couleurs dans le replat devant la maison, regarder le travail des vigneron de l'autre côté, se réfugier dans la forêt quand le soleil s'élève, et le soir se laisser bercer sur une barque comme Rousseau [...].»<sup>146</sup>

Trente ans après Küttner – les Romantiques avaient réagi dans l'intervalle par leurs écrits à la situation de la moderne bourgeoisie – Johann Friedrich Eichholz décrit encore plus subtilement l'attraction qu'exerce l'île de Rousseau: «Sur elle [...] on se sent comme dans l'ermitage le plus familier et le plus doux. Le clapotis des vagues qui l'entourent nous ont également

<sup>144</sup> BAGGESEN 1795: 13.

<sup>145</sup> De nombreux voyageurs souhaitent pouvoir terminer leur vie au bord du lac de Bienne ou du Léman: «Je n'ai jamais vu un endroit où, au soir de ma vie, je voudrais plus volontiers pouvoir choisir de séjournier que cette île.» (EGGERS 1805: V: 59).

<sup>146</sup> KÜTTNER 1786: III: 182.

séparés du reste du monde et tandis qu'on porte le regard sur les rives animées alentour, on éprouve un plaisir d'autant plus vivant et plus ardent de s'appartenir à soi-même.»<sup>147</sup> Exprimée en 1812, ce n'était alors plus une expérience originale de constater que l'intégrité de l'individu ne pouvait être préservée qu'à l'abri du quotidien bourgeois. Rousseau montrait – comme Eichholz – que la personne qui se décide pour «la vie simple», ne peut «s'accorder complètement au grand monde»<sup>148</sup>. L'île du lac de Bienne a conservé jusque dans le Romantisme tardif son aura d'«asile calme et amical»<sup>149</sup>.



L'Ile de Saint-Pierre vue du sud, gouache de J. J Hartmann en 1802  
 © MRM / Agence Martienne

<sup>147</sup> EICHHOLZ 1812: 190, sq.

<sup>148</sup> EICHHOLZ 1812: 185, sq.

<sup>149</sup> PLATEN 1910: 229 | «Dans le domaine du paysage romantique, il serait à peine exagéré de dire que tous les chemins conduisent vers l'idyllique Ile de Saint-Pierre de Rousseau dans le lac de Bienne.» (ANGELET 1981: 204).

**«On s'arrête volontiers devant la peinture attrayante  
de la simplicité de la nature [...]»<sup>150</sup>**

Parmi les nombreux voyageurs qui, entre 1780 et 1830, se sont lancés sur les traces de Rousseau dans le Valais et sur les rives du Léman ou du lac de Bienne, seule une minorité a rédigé une description de voyage. Les plus de 70 textes rassemblés par nos soins permettent néanmoins de donner une idée de la grande attraction et de l'effet exercés par la vie et l'œuvre de Rousseau sur ses contemporains et sur les générations suivantes. Les espaces naturels mentionnés ont acquis par leur présentation biographique et esthétique et leur ancrage historico-philosophique une signification qui ne leur aurait pas été conférée sans Rousseau<sup>151</sup>. L'écrivain a apprécié en particulier les paysages qui, dans la compréhension de son modèle historique triadique, se référaient à une nature perdue (Haut-Valais) ou à une nature post-civilisée (Clarens)<sup>152</sup>. Comme chez Rousseau la description de la nature était le plus souvent très emphatique et en lien étroit avec le sentiment momentané des protagonistes, les voyageurs avaient la possibilité d'entrer en résonance avec les personnages à l'endroit même de l'action. Les voyageurs ont cherché cette expérience émotionnelle; le pèlerin était fort éloigné d'une approche platement rationnelle du phénomène Rousseau.

Sentiment et passion ont contribué à compenser la pénurie de possibilités d'action au sein d'une société figée dans la féodalité. En outre, celui qui convoque les sentiments profonds

<sup>150</sup> HENNINGS 1797: 63.

<sup>151</sup> «Je me trouvois dans une espèce de *lieu classique*, & j'éprouvois que l'éloquence de cet inimitable auteur avoit rendu à mes yeux le paysage que je voyais beaucoup plus intéressant qu'il ne l'auroit été sans elle, & s'il n'avoit été paré que de ses seules beautés.» (MOORE 1782: I: XXVIII: 206) | «Chaque endroit de cette région devient immortel grâce à Rousseau.» (KROCK 1787: 52) | «On est froid à la vue de Clarens; on est de feu en lisant la description qu'en fait Jean-Jacques. Il mettait à Clarens le parc de Montmorency, d'où il écrivait son Héloïse.» (MUSSET-PATHAY 1800: 71, note 1).

<sup>152</sup> Voir aussi GERHARDI 1983: 34-61 | Manfred Engel distingue «trois types de représentations de paysage.» (ENGEL 1993: 196-210).

tend à dépasser toute stratification sociale: «Je n'ai pas honte de cette effusion d'un sentiment, tout cœur innocent peut le partager avec moi»<sup>153</sup>, écrit Jens Baggesen et il se croyait en accord avec une communauté de personnes pensant comme lui, chez qui la vertu et l'innocence étaient plus importantes que les titres de noblesse. Là où le sentiment était la seule instance d'évaluation décisive, il y avait cependant un risque que tout autre accès à la réalité soit dogmatiquement exclu: «les descriptions immortelles de Rousseau sont vraies pour tous ceux qui ont un cœur comme l'était le sien; et les autres – qu'ils détournent les yeux au lieu de jeter de la boue sur lui comme des enfants espiègles.»<sup>154</sup>

De telles déclarations ont toutefois donné l'occasion de sonner l'alerte devant un enthousiasme devenu étranger à la réalité. Karl Witte n'a vu dans les voyageurs de Suisse que des exaltés étrangers au monde: «Vous qui visitez ce pays pour vous divertir du crépitement et du mugissement de quelques cascades; ou pour escalader quelque mont abrupt; ou pour accomplir un pèlerinage à l'Île de Saint-Pierre sacrée et défigurer les murs de la cellule de Rousseau par quelque vers sentimental insipide; ou déambuler, l'Héloïse à la main, dans les espaces pleins de grâce de Vevay, Clarens et de Meillerie, et, avec un enthousiasme affecté ou véritable, vibrer à la forte, profonde et vraie sensibilité de Rousseau: abandonnez quelque instant le monde romantique *imaginaire*, et au moins une fois regardez ici le monde *réel* – pour autant que ce spectacle ne soit pas trop violent pour la faiblesse de votre état d'énerverment.»<sup>155</sup> Dans cette critique, Witte décrit assez justement le comportement des nombreux voyageurs qui ont cherché les traces de Rousseau. Un besoin de clarification subsiste néanmoins.

<sup>153</sup> BAGGESEN 1795: 20.

<sup>154</sup> Voir note 121.

<sup>155</sup> WITTE 1795: I: 80, sq.

Comment ce phénomène de masse a-t-il pu surgir ? C'est probablement parce que les descriptions des paysages que Rousseau a données ont fonctionné comme des incitatifs que les lecteurs, pressés par la nécessité, ont acceptés et qu'ils ont assimilés à leurs propres rêves. Küttner avait déjà avancé en 1785 qu'il fallait expliquer le penchant vers la contemplation de la nature et vers la fuite qu'elle signifie, et par conséquent l'adoption de la position rousseauiste, par une attente déçue envers la société. « [...] le cœur ouvert, large et aimant s'exclut du monde vivant et se renferme sur lui-même; parce qu'il n'est pas vide et ne peut demeurer sans objet et sans emploi, il s'attache à plein à la nature inanimée mais charmante et attrayante comme il a été repoussé du monde animé. Dans cette nature il retrouve maintenant tout, et même au delà, lorsque ses attentes peuvent l'exiger. »<sup>156</sup>

A plusieurs reprises, il est question d'un monde bourgeois compliqué dans lequel l'individu ne pourrait plus se trouver lui-même, ce qui a finalement conduit au désir de chercher « notre plus grand plaisir dans le giron de la nature et dans le large développement de notre esprit, non assourdi par la foule et non ébloui par la lueur des scènes de la vie dans le monde »<sup>157</sup>. De tels constats font saisir l'expérience de l'auto-aliénation; l'individu se perd dans la multitude des informations et des influences, et aspire à un espace naturel et paisible qu'il peut parcourir des yeux<sup>158</sup>. Ploucquet l'a trouvé par exemple au lac Léman: « Ce moment où, bienheureusement isolé de l'agitation du monde, je m'abandonnais complètement à des sentiments de

<sup>156</sup> KÜTTNER 1785: I: 13.

<sup>157</sup> Matthisson à Charles Victor de Bonstetten, 30 juin 1792 (MATTHISSON 1795: II: 12).

<sup>158</sup> A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, August Hennings décrit comme suit ce mécanisme de compensation: « On s'arrête volontiers vers l'attrayante peinture de la simplicité de la nature; bien que créée par la fantaisie des poètes, la faconde des faiseurs d'histoire et le romanesque des écrivains de voyages, cette fiction témoigne de l'aspiration de l'homme à mieux. On regarde ensuite avec nostalgie la description d'un âge d'or, le monde idyllique de la grande simplicité de la nature, le Visnapore de Raynal, les insulaires débonnaires des Mers du sud. » (HENNINGS 1797: 63).

joie que la belle nature environnante éveillait en moi; où j'oubliais le reste du monde et ne vivais que pour moi-même, me suffisant à moi-même, sans désirs ni craintes.»<sup>159</sup>

Prof. Dr. Uwe HENTSCHEL  
 TU Chemnitz  
 Dahmestr. 115M  
 D-16341 Panketal bei Berlin  
[uwe.hentschel@phil.tu-chemnitz.de](mailto:uwe.hentschel@phil.tu-chemnitz.de)  
 juin 2011/mars 2022

Le texte original a fait l'objet de la communication «"Ich sehe, dieses unbekannte Land verdient der Menschen Blicke" (Rousseau). Der "edle Wilde" in den Walliser Alpen», le 28 mai 2011, au colloque de l'ASLGC *Au-delà des sciences expérimentales: la littérature et le compte rendu de voyage au XVIII<sup>e</sup> siècle et autour de 1800* (Université de Lausanne)

Adaptation française de Roland KAEHR et Daniel SCHULTHESS.

Les textes de Rousseau sont repris de l'original français. Pour les autres citations, les sources en français • ont été privilégiées dans la mesure du possible, sinon traduites librement de la version allemande. S'inspirant de la *Préface* de Ramond, on ne s'est pas «assujetti aux mots, parce que, Souvent, rien n'est plus loin du vrai sens que le mot littéral», avec l'intention de «[...] racheter quelques-unes des pertes que doivent nécessairement essuyer des descriptions qui passent d'une langue dans une autre.» Nous savons gré à la BPUN de nous avoir facilité la tâche en mettant à disposition les ouvrages des fonds anciens.

<sup>159</sup> PLOUCQUET 1793: 104, sq. | «Rousseau a raison, la familiarité avec la grande nature donne à l'âme une certaine élévation de sentiments, une simplicité de caractère, un calme et une confiance par rapport aux sombres destinées que promet l'avenir dans le labyrinthe et les turbulences de la vie quotidienne où l'on se perd trop souvent machinalement.» (EICHHOLZ 1812: 40, sq.).

**Bibliographie** (□ références secondaires / • version française)

- ABBT Thomas. 1781. *Vermischte Werke*, Theil VI. Berlin u. Stettin: Nicolai.
- ACKERMANN Jacob Fidel. 1790. *Über die Kretinen, eine besondere Menschenart in den Alpen*. Gotha.
- ANGELET Christian. [1981] «Die romantische Landschaft und der Mythos des primitiven Menschen». *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte* 55/2: 204-215.
- B. Caroline, geborene v. L\*\*\*. 1784/1785. «Ueber das Pays de Vaud. 1783. Von einem adelichen deutschen Frauenzimmer». *Schweizerisches Museum* 2: 396-405.
- BAGGESEN Jens Imanuel. 1795. «Rousseau's Insel, oder St. Peter im Bielersee». *Neue Teutsche Merkur*, Bd. I: 12-33.
- «BEMERKUNGEN, gesammelt auf einer Reise über den großen St. Bernhard, im Monath August 1803. Ein Bruchstück aus dem Tagebuche eines Reisenden». *Eunomia* 3, Bd. II.
- [BERKENHEIM Carl von]. 1797. *Briefe über den politischen, bürgerlichen und natürlichen Zustand der Schweiz, zum Gebrauch für Reisende von C... von B.... Augsburg und Gunzenhausen*: Späth.
- BITTERLI Urs. 1991. *Die „Wilden“ und die „Zivilisierten“: Grundzüge einer Geistes- und Kulturgeschichte der europäisch-überseeischen Begegnung*. München: Beck.
- BOSCANI Leoni, Simona (Hg.). 2010. *Wissenschaft – Berge – Ideologien. Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733) und die frühneuzeitliche Naturforschung*. Basel: Schwabe.
- [BOURRIT Marc Théodore = André César BORDIER]. 1775. *Schilderung seiner Reise nach den Savoyischen Eisgebirgen*, 2 Theile, Gotha: Ettinger.
- 1794. «Reise durch die Waat. In etlichen Briefen an ein Paar Frauenzimmer». Aus dem Franz. *Neues Schweizerisches Museum*: 773-791.
- BOURRIT Marc Théodore. 1977 [1773]. *Description des glacières, glaciers et amas de glace du Duché de Savoye*. Genève: Bonnant. [rééd. en fac-similé Slatkine]
- [BOUTERWEK Friedrich]. 1795-1796. *Schweizerbriefe an Cäcilie, geschrieben im Sommer 1794*. (2 Bde.). Berlin: Hartmann.
- [BRAUNSCHWEIGER]. 1793. *Promenade durch die Schweiz*. Hamburg: Hoffmann.
- BRIDEL Philippe Syriach [Sirice]. 1789a. *Reise durch eine der romantischesten Gegenden der Schweiz 1788*. Gotha: Ettinger.

- [1789b]. «Reise von Bex nach Sitten über den Berg Anzeindaz», *Schweitzersches Museum* 5: 1-6 / 401.
- BRUN Friederike. 1799a. «Gex», *Prosaiche Schriften*, Bd. I. Zürich: Orell, Füssli u. Comp.: 191-202.
- 1799b. «Reise nach der Peters-Insel auf dem Bieler-See», *Prosaische Schriften*, Bd. I. Zürich: Orell, Füssli u. Comp.: 325-336.
- 1806-1809. *Episoden aus Reisen durch das südliche Deutschland, die westliche Schweiz, Genf und Italien in den Jahren 1801, 1802, 1803. nebst Anhängen vom Jahr 1805*, 3 Bde. Zürich: Orell, Füssli u. Comp.
- BÜRDE Samuel Gottlieb. 1785. *Erzählung von einer gesellschaftlichen Reise durch einen Theil der Schweiz und des obern Italiens nebst Auszügen aus Briefen über einige Gemälde*. Breslau: Löwe.
- COXE Wilhelm. 1781-1792. *Briefe über den natürlichen, bürgerlichen und politischen Zustand der Schweiz an William Melmoth*, 3 Bde. Zürich: Orell.
- • 1781. *Lettres [...] à M. W. Melmoth sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse* (2 vol.). Paris: Belin. (*Observations de Louis François Elisabeth RAMOND DE CARBONNIÈRES*, trad.). [repris sous le titre *Voyage en Suisse*]
- COXE William. 1790. *Voyage en Suisse* (3 vol.). Paris: Letellier.
- DOMURATH Sieglinde. 1992. *Politische Dimensionen von Jean-Jacques Rousseaus „La Nouvelle Héloïse“*. Frankfurt am Main, Bern, New York, Paris: Lang.
- EBEL Johann Gottfried. 1809-1810 [1793]. *Anleitung, auf die nützlichste und genussvollste Art die Schweiz zu bereisen*. (4 Theile). III. ganz umgearbeitete und sehr vermehrte Auflage. Zürich: Orell, Füssli u. Comp.
- • 1795. *Instructions pour un voyageur qui se propose de parcourir la Suisse de la manière la plus utile et la plus propre à lui procurer toutes les jouissances dont cette contrée abonde*, 2<sup>de</sup> part. Bâle: Imprimerie J.J. Tourneisen.
- EGGERS Christian Ulrich Detlev Freiherr von. 1801, 1802, 1803, 1805, 1806 / 1809. *Bemerkungen auf einer Reise durch das südliche Deutschland den Elsaß und die Schweiz in den Jahren 1798 und 1799*, Bde. I, III bis VI u. VIII. Kopenhagen / Braunschweig: Brunner / Vieweg.
- EICHHOLZ Johann Heinrich. 1812. *Darstellungen aus der Schweiz, oder der verhängnisvolle Tag am Lower-See*. Elberfeld: Büschler.
- ENGEL Manfred. 1993. *Der Roman der Goethezeit*, Bd. I, Stuttgart u. Weimar: J.M. Metzler.

- GERHARDI Gerhard C. [1983]. «Hortus clausus: Funktionen der Landschaft bei Jean-Jacques Rousseau». *Zeitschrift für Ästhetik und Allgemeine Kunsthissenschaft* 28/1: 34-61.
- GEßNER Salomon. 1972. *Sämtliche Schriften in drei Bänden*, hg. v. Martin BIRCHER. Zürich: Orell, Füssli.
- GIRTANNER Christoph. 1781. «Fragmente über J.J. Rousseau's Leben, Charakter und Schriften». *Göttingisches Magazin der Wissenschaften und Litteratur*, 1. Stück: 89-146.
- 1800. *Vormaliger Zustand der Schweiz, zum Aufschluß über die neuesten Vorfälle in der Schweiz. Von einem Augenzeugen*, Theil I. Göttingen: Dieterich.
- GOETHE Johann Wolfgang. 1887-1919. *Werke*, hg. im Auftrage der Großherzogin Sophie von SACHSEN (Weimarer Ausgabe), 133 Bde., Weimar: H. Böhlau.
- GRAAP Nicola. 1995. «Das Gemeinwesen von Clarens. Zum Verhältnis zwischen ‚Utopie‘, ‚Vertu‘ und ‚Amour‘ in Jean-Jacques Rousseaus ‚Julie ou la Nouvelle Héloïse‘». *Literaturwissenschaftliches Jahrbuch* 36: 63-81.
- GRAß Carl. 1797. *Fragmente von Wanderungen in der Schweiz. Nebst drey Kupfern vom Rheinfall nach sorgfältig genauen Handzeichnungen*. Zürich: In Commißion bey Heinrich Geßner.
- GROH Ruth u. Hans-Dieter GROH. 1989. «Von den schrecklichen zu den erhabenen Bergen», *Vom Wandel des neuzeitlichen Naturbegriffs*, hg. v. Hans-Dieter GROH. Konstanz: 68-73.
- GROSSE Carl. 1791. *Die Schweiz*. (2 Bde.). Halle: Hendel.
- [GRUNER Gottlieb Sigmund]. 1778. *Reisen durch die merkwürdigsten Gegenden Helvetiens*, Theil I. London [=Bern]: Bei der Typographischen Gesellschaft.
- GÜNTHER Johann Arnold. 1806. *Erinnerungen aus den deutschen Kriegs-Gegenden, aus der Schweiz und aus den angrenzenden Ländern, in vorzüglicher Hinsicht auf Natur-Schönheit und auf Völker-Glück. Aufgesammelt im Sommer 1796*, hg. v. F. J. L. MEYER. Hamburg: C.E. Bohn.
- HALLER Albrecht von. 1882 [1729]. *Gedichte*, hg. u. eingel. v. Ludwig HIRZEL. Frauenfeld: Huber.
- HENNINGS August. 1797. *Rousseau*, Berlin: J.F. Unger.
- HENTSCHEL Uwe. 1998. «Albrecht von Hallers *Alpen*-Dichtung und ihre zeitgenössische Rezeption». *Wirkendes Wort* 48: 183-191.
- □ 2002. *Mythos Schweiz. Zum deutschen literarischen Philhelvetismus zwischen 1700 und 1850*, Tübingen: Niemeyer.
- □ 2009. 'da wallfahrte ich hin, oft mit der neuen Héloïse in der Tasche' - Zur deutschen Rousseau-Rezeption im 18. und

- beginnenden 19. Jahrhundert.* Sonderdruck [27 Seiten]. [Euphorion 2002 Heft 1: 47-74]
- □ 2010. «*Hallers Alpen. Ein Reisebild*», *Wegmarken. Studien zur Reiseliteratur des 18. und 19. Jahrhunderts*. Bern u. a.: 27-34.
  - [HÖLDER Christian Gottlieb]. 1803. *Meine Reise über den Gotthard nach den Borromäischen Inseln und nach Mailand, und von da zurück über das Val Formazza, die Grimsel und das Oberland. Im Sommer 1801.* (2 Bde). Stuttgart: Steinkopf.
  - 1805. *Meine Reise durch das Wallis und Pays de Vaud. Im Jahre 1803.* Stuttgart: Steinkopf.
  - KARAMSIN Nikolai. 1800. *Briefe eines reisenden Russen.* Aus dem Russischen von Johann Richter, Bde. III u IV. Leipzig: Hartknoch.
  - KEßLER Georg Wilhelm. 1810. *Briefe auf einer Reise durch Süd-Deutschland, die Schweiz und Ober-Italien im Sommer 1808.* Leipzig: Salfeld.
  - KIESEWETTER Johann Gottfried Carl Christian. 1816. *Reise durch einen Theil Deutschlands, der Schweiz, Italiens und des südlichen Frankreichs nach Paris. Erinnerungen aus den denkwürdigen Jahren 1813, 1814 und 1815*, Theil I. Berlin: Duncker und Humblot.
  - KOEBNER Thomas. 1977. «*Lektüre in freier Landschaft. Zur Theorie des Leseverhaltens im 18. Jahrhundert*», *Leser und Lesen im 18. Jahrhundert*, hg. v. d. Arbeitsstelle Achtzehntes Jahrhundert. Heidelberg: Gesamthochschule Wuppertal: 40-57.
  - KOOPMANN Helmut. 2001. *Die Dichter und das Wallis.* Augsburg: Universität.
  - [KROCK Anna Helene]. 1787. *Briefe einer reisenden Dame aus der Schweiz.* 1786. Frankfurt u. Leipzig [Basel: Serini].
  - [KÜTTNER Karl Gottlob]. 1785-1786. *Briefe eines Sachsen aus der Schweiz an Seinen Freund in Leipzig*, 3 Theile. Leipzig: Im Verlage der Dykischen Buchhandlung.
  - MARCARD Heinrich Matthias. 1799. *Reise durch die französische Schweiz und Italien*, Theil I. Hamburg: Hoffmann.
  - MATTISSON Friedrich von. 1795. *Briefe*, 2 Theile. Zürich: Orell, Gessner, Füßli u. Comp.
  - 1825a. «*Acht Tage in den Alpen. An den Erbprinzen von Meklenburg-Strelitz. 1804*», *Schriften*, Bd. IV. Zürich: Orell: 101-168.
  - 1825b. «*Reise von Lausanne nach Aosta. 1801*», *Schriften*, Bd. V. Zürich: Orell: 251-332.
  - 1825c. «*Spaziergang nach dem Stockhorn. An J.G.v. Salis. 1794*», *Schriften*, Bd. III. Zürich: Orell: 307-326.

- MAYER Charles Joseph de. 1788. *Reise nach der Schweiz im Jahr 1784*, (2 Theile). Leipzig: Böhme.
- • □ 1786. *Voyage de M. De Mayer en Suisse, En 1784. ou Tableau historique, civil, politique et physique de la Suisse*. (2 vol.). Amsterdam – Paris: Leroy.
- MEINERS Christoph. 1784-1785. *Briefe über die Schweiz*. (2 Theile). Berlin: C. Spener.
- MENDELSSOHN Moses. 1844. *Gesammelte Schriften*, hg. v. G.B. MENDELSSOHN, Bd. IV, 2. Abt. Leipzig: Brockhaus.
- [MENU VON MINUTOLI Heinrich]. 1804. *Reise durch einen Theil von Teutschland, Helvetien und Ober-Italien, im Sommer 1803. In Briefen an einen Freund*. (3 Bdchen). Berlin: Himburg.
- MERKE Franz. 1971. *Geschichte und Ikonographie des endemischen Kropfes und Kretinismus*. Bern, Stuttgart u. Wien: Hans Huber
- MEYER Friedrich. 1818. *Bemerkungen auf einer Reise durch Thüringen, Franken, die Schweiz, Italien, Tyrol und Bayern, im Jahre 1816*, Theil I. Berlin und Stettin: Nicolai.
- MOORE John. 1785. *Abriß des gesellschaftlichen Lebens und der Sitten in Frankreich, der Schweiz und Deutschland. In Briefen entworfen von D. Moores*. Nach der zweyten Englischen Ausgabe in 2 Bänden. Neue Auflage. Leipzig: Weidmann Erben und Reich.
- • 1782. *Lettres d'un voyageur anglois sur la France, la Suisse, l'Allemagne et l'Italie*. (3 vol). Lausanne: Grasset.
- MORAVETZ Monika. 1990. *Formen der Rezeptionslenkung im Briefroman des 18. Jahrhunderts*. Tübingen: 83-108, 181-216.
- [MUSSET-PATHAY Victor-Donatien de]. 1801. *Reise durch die Schweiz und Italien mit der französischen Reserve-Armee. Von einem Officier des General-Stabs*. Göttingen: Dietrich.
- • 1800 [AN IX]. *Voyage en Suisse et en Italie, fait avec l'armée de réserve*. Paris: Moutardier. [exemplaire «Don de l'auteur» avec corrections autographes]
- PLATEN August Graf v. 1896. *Die Tagebücher*, hg. v. G. v. LAUBMANN u. L.v.SCHEFFLER, Bd. I. Stuttgart: Cottes.
- [1910]. *Sämtliche Werke in vier Bänden*. Mit einer biographischen Einleitung von Karl GOEDEKE, Bd. I. Stuttgart: M. Hesse.
- [PLOUCQUET Wilhelm Gottfried]. 1793. *Meine Wanderungen in der romanischen Schweiz, Unter-Wallis und Savoyen, in den Monaten August und September 1791*, Tübingen: Heerbrandt
- RAMOND DE CARBONNIÈRES Louis-François Elisabeth. 1783, 1784, 1794. «Anmerkungen und Zusätze des Herrn Ramond, Franz. Uebersetzers von Coxe Reise durch die Schweiz». *Schweizerisches Museum* 1:

- 48-65, 222-246 und II: 11-27, 193-225 und *Neues Schweizerisches Museum* 1: 538-568, 569-608, 641-649.
- • 1781. *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse* (2 vol.). Paris: Belin. [avec les *Observations* de Louis François Elisabeth RAMOND DE CARBONNIÈRES, trad.].
- [REICHARD Heinrich August Ottokar]. 1786. «Bruchstücke aus dem Tagebuche der Reise des Herausgebers dieser Sammlung, im Sommer 1785; vorzüglich die Schweiz betreffend», *Kleine Reisen. Lektüre für Reise-Dilettanten*, Bd. III. Berlin: Unger: 3-174.
- 1805. (Hg.), *Malerische Reise durch einen großen Theil der Schweiz vor und nach der Revolution. Mit 56 Kupferstichen und Ansichten*. Jena.
  - 1877. *Seine Selbstbiographie*, überarb. u. hg. v. Hermann UHDE, Stuttgart: Cotta.
- «REISE IN DIE SCHWEIZ» [REICHARD Heinrich August Ottokar]. 1787. *Olla Potrida*, 4. St.
- ROBERT [François]. 1789. *Reise in die dreyzehn Cantone der Schweiz, nach Graubündten, dem Walliserlande, den übrigen zugewandten Orten und Unterthanen der Eidgenossenschaft. Aus dem Französischen*. (2 Theile). Berlin: Unger.
- • 1789. *Voyage dans les XIII cantons suisses, les Grisons, le Vallais et autres pays et états alliés, ou sujets des Suisses*. (2 vol.). Paris: Hôtel d'Aubeterre [V<sup>re</sup> Hérissant].
  - ROUSSEAU Jean-Jacques. 1964. *Discours sur les sciences et les arts (Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon. En l'année 1750. Sur cette Question posée par la même Académie: Si le rétablissement des Sciences et des Arts a contribué à épurer les mœurs. Par un citoyen de Genève)*. OC III: 1-30.
  - 1959. *Les Confessions*. OC I: 1-656.
  - 1961. *Julie, ou La Nouvelle Héloïse: Lettres de deux amants, habitants d'une petite ville au pied des Alpes*. Recueillies par J.J. Rousseau. OC II: 1-637.
  - 1959. *Les Rêveries du promeneur solitaire*. OC 1: 993-1098.
- SAUSSURE Horace Bénédict von. 1781-1787. *Reisen durch die Alpen*. (4 Bde). Leipzig: Junius.
- • SAUSSURE Horace Bénédict de. 1779-1796. *Voyages dans les Alpes* (4 vol.). Neuchâtel: Fauche.
- SCHEUCHZER Johann Jacob. 1716-1718. *Helvetiae historia naturalis oder Natur-Histori des Schweizerlands*. (3 Bde). Zürich: Bodmerische Truckerey.

- 1723. *Itinera per Helvetiae alpinas regiones*. (4 Bücher in 2 Bde). Leiden: Vander Aa.
- SCHMID Bruno. 1983. *Sittliche Existenz in „Entfremdung“: eine Untersuchung zur Ethik Jean-Jacques Rousseaus*. Düsseldorf: Patmos.
- [SCHREIBER Aloys Wilhelm]. 1793. «Ueber den Wunsch, auf einer niedrigen Stufe der Natur zu leben», *Launen, Erzählungen und Gemälde*. Frankfurt: Friedrich Eßlinger.
- STARKLOF Karl Christian Ludwig. 1819. *Tagebuch meiner Wanderung durch die Schweiz*. Bremen und Leipzig: Kaiser.
- SPAZIER Karl. 1790. *Wanderungen durch die Schweiz*. Gotha: In der Ettingerschen Buchhandlung.
- STORR Gottlieb Konrad Christian. 1784-1786. *Alpenreise vom Jahre 1781*. (2 Theile). Leipzig: In der Johann Gottfried Müllerischen Buchhandlung.
- THOMA Heinz. 1997. «Utopie und Erzählen: Rousseaus „Nouvelle Héloïse“», Monika NEUGEBAUER-WÖLK u. Richard SAAGE (Hg.), *Die Politisierung des Utopischen im 18. Jahrhundert. Vom utopischen Systementwurf zum Zeitalter der Revolution*. Tübingen: Max Niemeyer: 56-69.
- WIELAND Christoph Martin. 1992. *Briefwechsel*, hg. v. der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Bd. VII,1. Berlin: Akademie-Verlag.
- WITTE E. W. [1810]. «Ueber die Thäler Chamouny und Unter-Wallis und den großen St. Bernhard», *Annalen des Ackerbaus* 12 (Berlin): Realschulbuchhandlung.
- [WITTE Karl]. 1795. *Über die Schweiz und die Schweizer*, Theil I. Berlin: Vieweg.
- ZELLE Carsten. 1987. «Angenehmes Grauen». *Literaturhistorische Beiträge zur Ästhetik des Schrecklichen im 18. Jahrhundert*. Hamburg: Felix Meiner.